

*Heidegger radio*

Aout 2005 : entretien avec Emmanuel Faye, Brice Couturier et Alain Finkielkraut

**Page 1**

23 Février 2007 : rencontre à *Bibliothèque Médicis* entre Emmanuel Faye, François Fédier, Edouard Husson, Monique Canto-Sperber, Pascal David

**Page 8**

9 mai 2005 : discussion entre Emmanuel Faye, Philippe Lacoue-Labarthe, Pascal Ory, Jean-Edouard André et Bruno Trackels

**Page 40**

# Un entretien d'Emmanuel Faye avec Brice Couturier et Alain Finkielkraut

Je publie ici la transcription d'un entretien de Brice Couturier avec Emmanuel Faye et Alain Finkielkraut. Il s'agit d'un extrait de l'émission *Contrexpertise* programmée par France Culture dans le courant du mois d'Aout 2005.

Emmanuel Faye : Il y a une donnée entièrement nouvelle et qui vient du fait que, en Allemagne, sont parus 66 volumes sur 102 à paraître de la dite *Gesamtausgabe*. Et depuis peu d'années nous

avons des cours absolument effarants, des cours hitlériens et nazis, que nous pouvons lire depuis peu de temps. Ni Lévinas ni Foucault ne connaissaient ces cours. Donc, à cet égard, par rapport à ce que disait Alain Finkielkraut, je lui dirais que ce n'est pas le passé que nous regardons mais c'est le présent et notre futur. C'est-à-dire, le risque c'est de se demander quelle sera l'influence de ces écrits actuellement en cours de parution alors même qu'ils vantent l'anéantissement total de l'ennemi "enté sur les racines du peuple". C'est quand même terrible. En 1934 Heidegger parle de la *völlige Vernichtung* soit d'anéantir totalement l'ennemi intérieur, "le débusquer dans le peuple".

Nous avons donc un ensemble de textes non encore traduits en français et c'est pour cela que dans mes recherches j'ai voulu donner à lire ces textes. J'ai un travail qui a duré de longues années et c'est pourquoi lorsque j'entends parler de paresse intellectuelle je peux sourire parce qu'il m'a fallu travailler quinze heures par jour, au milieu de mes séminaires sur Heidegger donnés à l'Université Paris X pour sortir ces textes. Alors que voyons-nous aujourd'hui? Nous voyons que, à mon avis, on ne peut plus dire, comme on pouvait peut-être encore le dire il y a 20 ans, qu'il y a un grand philosophe qui aurait écrit une oeuvre majeure, en 27, *Etre et temps*, pour ensuite se compromettre en 33. Je dirais plutôt qu'il y a un homme qui a volontairement tenté de compromettre toute la philosophie occidentale tout d'abord en exprimant, sous des termes d'apparence philosophique comme "vérité de l'être" ou "essence de l'homme" un contenu qui ne l'était pas. Et ensuite après la défaite nazie de 45 en faisant comme si toute la métaphysique occidentale était responsable de ce qui s'était produit de pire au 20<sup>e</sup> siècle.

Or la question maintenant est de savoir, et c'est d'autant plus important que ce texte, pour la première fois est au programme de l'agrégation pour l'an prochain, est de savoir si *Etre et temps* est une grande oeuvre indemne qui n'aurait rien de politique. En réalité lorsqu'on lit déjà dans *Etre et temps* les paragraphes sur la mort et l'historicité avec leur éloge du sacrifice du choix des héros du destin authentique du *Dasein* dans la *Volksgemeinschaft* - dans la communauté du peuple - et lorsqu'on sait par ailleurs, comme je l'ai montré dans mon livre les liens noués dans les années vingt par Heidegger avec des auteurs pré-nazis comme Baeumler qu'il veut faire en 28 son successeur à Marbourg, ou Rothacker ou Becker cela donne à penser que l'analytique existentielle de *Etre et temps* se meut déjà dans l'horizon d'un combat politique lié à la montée en puissance du mouvement hitlérien dans la société allemande. Or, en 33, dans les cours que nous pouvons lire depuis 3 ou 4 ans, en allemand, Heidegger lui-même affirme à ses étudiants, je cite que "le souci - le souci c'est le terme essentiel de *Etre et temps* - le souci et la condition

pour que l'homme puisse être d'une essence politique." Voilà ce qu'il dit en 33. On peut considérer que les cours ouvertement racistes et *völkisch* - conception raciale du peuple - de Heidegger depuis peu disponibles en allemand, et je l'espère un jour intégralement traduits en français pour que l'on voie vraiment ce qu'il enseignait sous couleur de philosophie. On peut dire que ces cours sont en quelque sorte la version *völkisch* et raciste de *Etre et temps*. C'est tout à fait comparable à ce que Carl Schmitt a fait lui-même, c'est-à-dire qu'il publie en 27 une première version du *Concept du politique* et, en 33, il publie une troisième édition tout à fait différente où la dimension raciale du lien du peuple dans l'état est explicite. Evidemment ce n'est pas cette édition là qu'il va rééditer en 1962. Là on a un point très important et toute la question est là. La relation de l'œuvre de 27 et l'œuvre et des cours aujourd'hui disponibles de 1933. Déjà à l'époque de Hugo Ott et de Farias on avait déjà vu l'intensité de l'engagement d'un homme. Aujourd'hui nous voyons que "l'enseignement philosophique" de Heidegger même était porteur en réalité d'énoncés comme ceux qu'on peut lire comme lorsqu'il parle, je cite "de conduire à la domination les possibilités fondamentales de l'essence de la race originellement germanique". Ou encore lorsqu'il reprend la question kantienne "Qu'est-ce que l'homme" pour en faire la question "Qui sommes-nous?" et répondre qu'il s'agit désormais de réaliser ce qu'il nomme une mutation totale dans l'existence de l'homme "selon, dit-il, l'éducation ou la vision du monde national-socialisme inculquée dans le peuple par les discours du Führer." Alors l'autre question qui se pose c'est qu'il s'agit des cours de 33-34. Est-ce qu'après 34, après la démission du rectorat est-ce que Heidegger s'éloignerait. En réalité il n'en est rien. Car nous avons maintenant à notre disposition tous les cours des années 39-42 et là j'ai découvert notamment dans un ensemble de textes sur Jünger paru l'an dernier en Allemagne (soit *Sur Ernst Jünger*, Tome 90 de la *Gesamtausgabe*) que Heidegger ne parle pas du tout à propos de Jünger du problème du nihilisme. C'est tout à fait autre chose qui l'intéresse. Ce qui l'intéresse à l'époque chez Jünger c'est la détermination d'une nouvelle race et la domination planétaire de cette nouvelle race. Et dans ces textes sur Jünger on a quand même des énoncés tout à fait graves. Par exemple Heidegger écrit que, je cite, "la force de l'essence non encore purifiée des allemands est capable de préparer dans ses fondements une nouvelle vérité de l'être. Telle est, dit-il, notre croyance." A plusieurs reprises il parle de sa "*Glaube*". C'est une croyance *völkisch* dans la supériorité d'essence du peuple allemand : vous avez donc des textes où il est constamment dans les années 40-42, ce sont les années où se prépare ce que sera la solution finale, (question) de l'être-race ou encore de la *Rassegedanke*, et il met en italique *gedanke* pour dire que c'est une pensée, cette pensée de la race qui, dit-il, "jaillit de l'expérience et de l'être

comme subjectivité. Et, je crois, cette ontologisation du racisme dans le contexte des années 40-42 est plus grave encore que , s'il se peut, son hitlérisme des années 35.

Brice Couturier : Mais, Emmanuel Faye, est-ce que... évidemment on peut traquer les traces de soutien à tel ou tel aspect d'une idéologie totalitaire dans l'oeuvre d'un philosophe, d'un grand intellectuel. Après tout on a joué à ce petit jeu là avec Sartre quand on a ressorti ces fameuses déclarations de 52 sur le fait que le droit de critique en URSS de Staline était sans limite. Cela n'invalider pas le reste de son oeuvre. Et j'ai bien aimé l'expression "oeuvre indemne". La question se pose aussi du côté de Heidegger. Il y a peut-être un Heidegger d'avant 1945 et puis un Heidegger d'après. Il y a une critique heideggerienne de la modernité qui est ambiguë. Il semblerait qu'à un certain moment sous l'influence des thèses de Jünger sur l'essence de la technique que seule la figure du Travailleur pourrait maîtriser parce qu'il serait en accord profond avec elle à la différence du bourgeois humaniste qui en serait incapable. Heidegger a cru voir dans le nazisme le régime politique capable de cet accord profond. Mais après la guerre il est très clair qu'il est devenu et vraiment sans ambiguïté critique de la modernité au sens où elle serait ce que j'appelerais une espèce de volonté intransitive, une volonté sans projet, bref le rêve de domination absolue par l'homme de la nature entendue cette fois comme une espèce de stock de pures ressources à la disposition d'une domination qu'il appelle, lui, "humaniste". C'est pour ça qu'on fait toujours la confusion y compris d'ailleurs le rédacteur d'un journal culturel , d'un hebdomadaire récemment qui se moquait d'ailleurs que Heidegger ait écrit cette *Lettre sur l'humanisme* qui est en fait une dénonciation de l'humanisme (qu'un dialogue avec Sartre)... humanisme entendu comme volonté de domination de l'homme sur la nature. Et on comprend bien comment ce type de pensée a pu en rencontrer et en nourrir d'autres venus de l'autre bord de l'échiquier politique. Et vous parliez de Satre, de Lévinas, de Foucault, de Derrida. Ce ne sont pas des imbéciles. Si ces gens ont utilisé, ont cru pouvoir utiliser la pensée de Heidegger pour critiquer notre modernité occidentale européenne c'est sans doute qu'ils sont trouvé qu'il y a des choses qui n'étaient pas entièrement compromises par le national-socialisme tout de même!... Alain Finkielkraut... oui... excusez-moi... je ne vous ai pas donné la parole... et après je redonnerai la parole à Emmanuel Faye.

Alain Finkielkraut : Ecoutez ... je crois... si vous voulez que Alexandra (... inaudible...) a raison le mot de juge ne convient plus. Le mot qui convient, hélas, c'est celui d'éradicateur (rires de Emmanuel Faye). Un mot sur Carl Schmitt. Deux mots sur Heidegger. (Je passe sur les phrases consacrées à Carl Schmitt).

.....

Quant à Heidegger : oui sa banqueroute est terrible et c'est Hans Jonas qui le dit le ralliement du penseur le plus profond de l'époque à la marche aux pas fracassants des bataillons bruns constitue une catastrophique débâcle de la philosophie. Reste à savoir en quoi si toute la philosophie est réductible à ce ralliement. Et bien, je dirais non notamment pour ce que vous avez dit de la technique. De quoi parlait Benoît XVI l'autre jour à Cologne de la religion comme bricolage? Et que nous dit Heidegger c'est que l'être aujourd'hui ne se montre que sous la forme de la disponibilité de la maniabilité et bien la religion elle luit, si vous voulez, dans le monde de la technique. La religion c'est aussi quelque chose qu'on bricole. C'est ce rapport là à l'être qui efface tous les autres. Voilà l'une des leçons de Heidegger qu'il faudrait méditer. Et puis, et là c'est peut être le plus important, Emmanuel Faye dit qu'il a passé quinze heures par jours et ça prouve qu'il n'est pas paresseux. N'empêche il cite cette phrase de Heidegger, en 47 je crois, sur l'extermination. "Des centaines de milliers meurent en masse. Meurent-ils? Ils périssent. Ils sont tués. Meurent-ils? Ils deviennent les pièces d'un stock de fabrication de cadavres. Meurent-ils? Ils sont liquidés discrètement dans les camps d'anéantissement?" Emmanuel Faye conclut que Heidegger veut priver les victimes des camps de leur propre mort. Cette conclusion est absurde. Heidegger utilise là le même vocabulaire que Hannah Arendt pour dire que dans les camps d'anéantissement il est arrivé quelque chose à la mort. Que la mort est devenue quelque chose d'inouï dès lors qu'elle a été conçue comme fabricatoin de cadavres. C'est l'expression même utilisée par Hannah Arendt dans le système totalitaire. Il a quand même pris acte de la portée historiale de cet événement... ça ne l'excuse ... ça ne l'exonère de rien. Mais voir cette prise en acte retournée contre lui pour aggraver encore le réquisitoire ça me donne à penser en effet chez les éradicateurs l'obscurantisme et l'allergie à la complexité le disputent à la mauvaise foi.

Brice Couturier : Alors Emmanuel Faye... "éradicateur"?

Emmanuel Faye : Je voudrais tout d'abord dire très très vite. Vous citiez, Brice Couturier, le cas de Sartre. Mais la grande différence entre Sartre et Heidegger c'est que... on ressort quelques textes très malheureux de Sartre que lui-même n'a pas réassumés trente ans après. Alors que là les cours nazis de Heidegger c'est lui qui a programmé l'édition de ces cours aujourd'hui. En 75, avant de mourir, il a fait le plan, en cent deux volumes de la *Gesamtausgabe*. Même Carl Schmitt, même Celine n'ont pas programmé la réédition de leurs pires écrits.

Brice Couturier : Mais Morand celle de son journal. Et il aurait du nous l'éviter.

Emmanuel Faye : Oui, je suis d'accord...absolument... Sinon, pour répondre à Alain Finkielkraut, les conférences de Brême... c'est un texte terrible... que Heidegger n'a pas prononcé. Ce texte sur "meurent-ils"?... et il n'a programmé sa réédition qu'en 1994 en allemand et ce n'est pas encore traduit en français, ça n'a rien à voir avec ce que disent Adorno et Arendt. C'est tout à fait autre chose. Ce que Heidegger veut dire c'est que les victimes des camps d'extermination ne pouvaient pas mourir parce qu'il n'étaient pas dans leur essence des mortels. Derrière cela il y a la conception nazie de la mort comme "sacrifice de l'individu à la communauté". On trouve déjà annoncée déjà dans *Etre et temps* et célébrée par Heidegger en mai 33 dans son discours qui exalte Schlageter le héros des nazis [Alain Finkielkraut : "Ah! mon dieu!"] mort fusillé par les français en 26 pour, dit Heidegger, "mourir pour le peuple allemand et son Reich". C'est pour Heidegger mourir de la manière la plus dure et la plus grande. Mais ceux qui ont péri dans les camps d'anéantissement sont, dit-il, *grausig Ungestorben*, "horriblement non morts". Ils ne sont pas morts. Ils ne pouvaient pas mourir car ils n'étaient pas dans la "garde de l'être". Et là ce n'est pas les conditions effroyables de l'anéantissement nazi dans les camps que dénonce Heidegger. C'est le fait que ceux-là, ne mourraient pas de la mort des héros, ils n'étaient pas par essence dans la "garde de l'Etre". C'est, dans son jargon, il dit , je cite, "l'homme peut mourir si et seulement si l'être lui-même approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être à partir de la vérité de son essence." Voilà ce qu'il dit dans les conférences de Brême. Dans ce passage, hein, celui qui n'est pas dans la garde de l'Etre, celui là ne meurt pas de la mort des héros, ne meurt pas vraiment... Il y a là une sorte de négationnisme ontologique absolument effroyable. (Alain Finkielkraut : "c'est délirant...")

Brice Couturier : Alain Finkielkraut je vous entendez dire "c'est délirant". Il ne nous reste plus que trois minutes d'émission.

Alain Finkielkraut : Reportons-nous aux textes. Une interprétation comme celle-là, de Heidegger parlant de la fabrication de cadavres, ne dit pas que ces hommes là ne peuvent pas mourir parce qu'ils ne sont pas mortels. Il décrit un processus d'anéantissement inédit dans l'histoire. Voilà ce qu'il fait et il est absurde si vous voulez de vouloir projeter là-dessus une autre interprétation. Mais ça c'est l'allergie à la complexité... euh... l'oeuvre est réductible à la vie et la vie réductible au crime. Si vous voulez tout d'un coup il n'y a plus qu'une grande criminographie de Heidegger. Il est criminel dans tout ce qu'il dit même quand il a l'air de dénoncer le crime. Comment pouvoir, comment penser que Heidegger a pu dire des gens qui allaient mourir dans les camps d'extermination qu'ils ne pouvaient pas mourir parce que ce

n'était pas des héros. Mais je veux dire aussi ignoble qu'on puisse penser que Heidegger fut, c'était un propos, une pensée totalement étrangère à son discours. Ou alors effectivement il faut lui mettre la camisole et pas simplement à lui mais à tous ceux qui continuent de l'enseigner parce que c'est, si vous voulez, l'horizon de la relecture de Carl Schmitt et de la relecture actuelle de Heidegger. Il faut expulser ces auteurs de l'enseignement. Ils sont dangereux. Bientôt on nous demandera d'étudier Heidegger et Carl Schmitt comme on étudie *Mein Kampf*. Voilà l'horizon devant lequel nous sommes placés. C'est une manière d'entrer dans le 21<sup>e</sup> siècle qui me paraît, si vous voulez, tout à fait détestable et inquiétant.

Brice Couturier : Je vous remercie Alain Finkielkraut. Emmanuel Faye une minute de... réponse.

Emmanuel Faye : Oui... je poursuis un séminaire critique sur Heidegger donc il ne s'agit pas du tout d'interdire son enseignement. Il s'agit de poursuivre un enseignement critique en lisant ses textes et je suis prêt à les lire et à les commenter dans un entretien beaucoup plus approfondi encore avec Alain Finkielkraut. Ce que je pense c'est qu'il faut quand même se rappeler les mots de Levinas tellement durs sur Heidegger... où il parlait de la cruauté, de la cruauté de cette séparation entre autochtones et étrangers qui venait du mythe de l'Etre. Et dans son entretien avec Sloterdijk je suis quand même assez consterné que Alain Finkielkraut laisse Sloterdijk dire en substance qu'il faut passer du paradigme de l'autre, qui est celui de Levinas, à celui de l'ennemi, qui est celui de Carl Schmitt. Or l'ennemi comment le traiter selon Heidegger? Il faut, dit-il, "l'anéantir totalement". Jamais un philosophe n'avait prononcé des paroles aussi meurtrières. Et en Allemagne vous avez d'autres auteurs comme Reinhard Linde, qui a publié récemment un livre sur la "pensée totalitaire" de Heidegger, qui parvient à des conclusions tout à fait proches des miennes... en France on ne veut pas encore lire ces textes... terribles...

Brice Couturier : Je vous remercie beaucoup Emmanuel Faye.

---

## Débat sur Heidegger à la bibliothèque Médicis

Le 23 février dernier, dans le salon de lecture de *Bibliothèque Médicis*, Jean-Pierre Elkabbach réunissait François Fédier, traducteur et commentateur de Heidegger et Emmanuel Faye, auteur de *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*. Les philosophes Monique Canto-Sperber et Pascal David ainsi que l'historien Edouard Husson participaient à un débat pour le moins improbable. En voici la transcription. *Le signe [...] signifie un moment de confusion dans les débats ou un segment de phrase inaudible.* .. (Il s'agit ici d'une deuxième édition d'une note déjà publiée).

J-P. Elkabbach : Bienvenue ! L'émission *Bibliothèque Médicis* organise une rencontre exceptionnelle à propos de celui que beaucoup considèrent comme un des plus grands philosophes du 20eme siècle, en tous cas un des plus influents, en France, Martin Heidegger mort il y a 30 ans. Cette rencontre ici est unique, je le dis sans grandiloquence. C'est un fait : elle n'a jamais eu lieu. Jamais même elle n'a été possible. Heidegger avait adhéré au nazisme. Tout le monde le sait au moins dans la période d'avril 33 à avril 1934 où il fut recteur de l'université de Fribourg, puis nommé Führer de l'université. On va tout raconter tout à l'heure. Mais nul ne conteste, je pense, qu'il s'est associé au cours de cette période à la politique du troisième Reich. Il l'a servi de près, de loin nous le verrons. L'a-t-il inspiré ? Et plus tard et quand l'a-t-il combattu ? Un philosophe doit-il rendre des comptes sur son engagement politique et si cet engagement est le plus condamnable l'adhésion à l'époque au parti d'Hitler, et même si Heidegger a changé ensuite faut-il faire subir à ses œuvres le même sort qu'à la propagande nazie ? Et est-ce, grande question, à ses contemporains de le juger ? En tout cas je vous remercie les uns et les autres d'être ici et de participer à cette émission de *Bibliothèque Médicis* et d'essayer de nous éclairer au-delà des affrontements stériles je dirais en dépit de la passion que vous essayez assez mal de contenir les uns et les autres. Plus que jamais la philosophe Canto-Sperber sera indispensable à mes côtés. Alors voici deux auteurs radicalement et violemment opposés. D'abord François Fédier. Vous publiez chez Fayard avec dix autres philosophes *Heidegger, à plus forte raison*. Votre nom est attaché à l'apologie et à la défense de Heidegger que vous avez connu et que vous avez même fréquenté.

François Fédier : C'est vrai... Je... J'ai connu et j'ai fréquenté et pour moi cela reste un des grands moments de mon existence. Mon existence de philosophe. Mon existence d'être humain. Et je suis évidemment tout heureux de pouvoir parler de cet aspect-là qui n'est pas négligeable.

J-P. E. : C'est une longue et fidèle amitié.

F. F. : Sans aucun doute. Je me souviens d'avoir lu dans le journal d'Eugène Delacroix une phrase qui dit : « Le véritable grand homme est bon à voir de près ». Je crois que je résume à peu près...

J-P. E. : Vous alliez le voir dans sa maison où il était avec sa femme Elfride. Vous avez eu des conversations.

F. F. : Nous avons organisé même des séminaires qui ont eu lieu en Provence qui sont des moments très importants de la réception de Heidegger en France.

J-P. E. : Vous le traduisez.

F. F. : Je le traduis, je le traduis, je le traduis, oui...

J-P. E. : Et vous le défendez depuis toujours. Vous, Emmanuel Faye, vous publiez la réédition en poche avec une nouvelle préface de votre livre qui avait fait énormément de bruit et de scandale et pas seulement en France dans toute l'Europe *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*. Dans la biblio essais. Et à vos côtés l'historien Edouard Husson qui est presque un familier de l'émission *Bibliothèque Médicis*. Vous étiez venus récemment grand expert du troisième Reich et de cette époque là. A vos côtés François Fédier vous avez Pascal David, philosophe. Vous enseignez la philosophie à l'université de Brest, et vous écrivez aussi sur Heidegger. On va le voir. Vous participez à ces cahiers d'histoire de la philosophie *Heidegger* sous la direction de Maxence Caron, et quelques philosophes et puis aussi vous faites la notice biographique, on en reparlera tout à l'heure, de Martin Heidegger, *Grammaire et étymologie du mot être, introduction en la métaphysique*. Essai publié par le seuil. Nous allons essayer d'être simple. Pour la plupart des français qui vont peut-être s'intéresser à ce que vous représentez. Pourquoi la France est-elle le seul pays au monde où s'affrontent à propos de Heidegger des philosophes avec autant de violence, parfois de haine partagée et souvent les textes à la main comme des preuves. Pourquoi d'abord François Fédier puis vous...

F. F. : Écoutez, moi je dirais que c'est une chance que ça soit en France qu'un débat de ce genre se déroule. Ça voudrait dire que la France est encore un pays où l'on s'occupe de façon réelle des questions les plus importantes qui soient. Le débat que je souhaite est un débat qui met en cause des choses extrêmement graves. Et c'est pour ça que je trouve que... que ça se passe en

France cela signifie qu'on s'occupe encore de choses profondément graves, profondément réelles...

J-P. E. : Dans quel sens... vues par vous...

F. F. : Parce qu'elles mettent en jeu évidemment une certaine conception de la vérité. Une certaine conception de la philosophie.

J-P. E. : De la pensée...

F. F. : De la pensée bien évidemment. Et donc si voulez je pense que c'est très très, comment dire, bon signe, qu'un débat de ce genre se déroule en France.

J-P. E. : Et pourquoi cette fascination pour le philosophe allemand Heidegger.

F. F. : Je me permettrais de vous dire que je n'aime pas que l'on emploie, à tort et à travers, le mot fascination. Pour une raison très simple c'est que le mot fascination est une attitude fondamentalement non philosophique.

J-P. E. : [...] attention aux mots utilisés au cours de cette émission. Si on est fasciné on ne fait pas fonctionner la raison, la logique.

F. F. : C'est la raison pour laquelle le titre de notre livre s'appelle *Heidegger à plus forte raison*... Je tiens beaucoup à ce que l'on tente d'argumenter de manière raisonnable...

J-P. E. : En évitant les caricatures et... la passion !

F. F. : Voilà...

J-P. E. : Est-ce que vous vous étiez déjà vus l'un et l'autre.

E. Faye : J'ai rencontré monsieur Fédier en 95. Nous avons très brièvement discuté c'était chez monsieur Jacerme et je me souviens que vous m'aviez dit ce qui est remarquable dans l'œuvre complète, dans la *Gesamtausgabe* de Martin Heidegger c'est que, disiez vous, « tout est bien ». Alors je crois qu'aujourd'hui le moment est venu de voir ce qui est récemment paru, dans cette œuvre complète, et je pourrais effectivement vous redemander si vous remaintiendriez aujourd'hui cette affirmation. Pour le débat il y a effectivement un débat international, pas seulement en France, j'ai eu l'occasion, depuis un an et demi que ce livre est paru de discuter

et de débattre en Allemagne, dans des universités allemandes, aux Etats-Unis, en Italie, en France bien sûr aussi. Il est vrai qu'il n'y a qu'en France qu'on trouve parfois un certain ton qui n'est pas dans notre...

J-P. E. : Et bien nous allons essayer de ne pas avoir ce ton Emmanuel Faye...

E. F. : C'est tout à fait que je souhaite.

J-P. E. : Alors Heidegger, Monique. D'abord qui est-ce ? Son parcours... Est-ce que vous vous donnez un certain nombre de lignes ou est-ce que je m'adresse à François Fédier ou à Pascal David.

Monique Canto-Sperber : Adressez-vous à François Fédier. Mais laissez-moi vous dire d'abord qu'un constat s'impose, c'est l'influence considérable de Heidegger, de la pensée de Heidegger sur la philosophie française. Et dans des domaines de la pensée très différents. Il y a bien sûr ceux qui se sont attachés à l'œuvre de Heidegger qu'on appelle communément en France les heideggériens. Mais l'influence c'est exercée bien au-delà et bien ailleurs.

J-P. E. : On peut citer des noms...

M. C-S. : Chez Sartre, même si c'est au prix de ce que l'on peut considérer comme un contresens sur la philosophie de Heidegger, mais également dans toutes les philosophies... celles de Jacques Derrida...

J-P. E. : Althusser, Michel Foucault, mais pourquoi même le poète René Char...

M. C-S. : L'influence a été considérable.

F. F. : Mais Char est à mes yeux le plus grand résistant français au nazisme...

J-P. E. : Ha ! C'est une bonne caution pour Heidegger !

F. F. : Je ne pense vraiment pas que Heidegger a voulu aller voir René Char parce que ce serait pour lui une caution. Je pense au contraire qu'il a voulu aller voir René Char parce que c'était un poète et qu'il était extrêmement, extraordinairement attentif à la parole poétique. Et le fait que René Char ait reconnu en Heidegger l'un de ses alliés substantiels me paraît être non pas une preuve parce qu'il n'y a pas de preuve dans ces cas-là, mais il y a... je dirais on devrait au

moins voir l'idée que c'est un indice pour se calmer et pour ne pas lancer des accusations folles.

J-P. E. : Le problème qu'on vous posera c'est de savoir si en dehors de son travail sur Hölderlin, le poète allemand, René Char connaissait toutes les œuvres de Heidegger d'autant plus qu'elles n'étaient pas encore traduites et qu'elles sont loin d'être traduites... Alors Pascal David, dans la notice biographique vous dites « né le 26 septembre 1889, à Messkirch, pays de Bade, entre la haute vallée du Danube le lac de Constance d'un père tonnelier d'une mère, d'une mère qu'Heidegger disait d'une « discrète sollicitude ». Donc il est né d'un milieu catholique et de gens simples. Et il est fils de sacristain. C'est Paul François Paoli qui écrit dans le figaro littéraire de l'autre jour que le petit Martin a été même enfant de chœur.

P. D. : Ce qui n'est pas encore déshonorant...

J-P. E. : Pourquoi ? Qui vous l'a dit ?

P. D. : Non...

J-P. E. : Qu'est-ce qui a marqué son enfance ? Ou qui a marqué son enfance ?

P. D. : Effectivement comme vous venez de le dire je crois que c'est un milieu simple, un milieu paysan, un milieu catholique, la proximité des lieux saints et de la maison natale. Et les études qu'il a entreprises, à partir de là, grâce à des systèmes de bourse parce que le milieu familial qui était le sien ne lui permettait pas de suivre des études secondaires ou supérieures *a fortiori* s'il n'y avait pas eu ces soutiens et ces bourses...

J-P. E. : Alors vous dites le chemin des écoliers va le mener à Constance, à Fribourg où il va apprendre le grec, le latin. Il va suivre des études importantes. Bon, on accélère. En 1923 il est nommé professeur à l'université de Marbourg et l'année suivante il commencera, il sera recteur de l'université...

P. D. : Non, la décennie suivante ...

J-P. E. : Dix ans, dix ans plus tard, oui oui en 33. Je voulais dire c'est à ce moment-là. A quel moment il va connaître son élève Hannah Arendt, à quel moment ?

P. D. : A Marbourg...

J-P. E. : A Marbourg...

P. D. : En 24-25...

J-P. E. : Hannah Arendt avec laquelle il aura une relation clandestine, une liaison qui va durer longtemps et ils se seront revus, je pense, après la guerre. Elle, elle est juive. Comment est-ce possible avec Heidegger dont on dit qu'il était antisémite.

P. D. : ça n'est possible d'envisager de manière saine et sereine cette question que si l'on part d'un autre postulat que celui que vous venez d'indiquer. Et je me permettrai... J'ai peut-être mal entendu mais j'ai cru entendre un lapsus dans votre présentation tout à l'heure au début de l'émission lorsque vous avez dit que Heidegger, en 1933, a été « Führer » de l'université. J'ai peut-être malentendu mais c'est « recteur ».

J-P. E. : J'ai dit les deux.

P. D. : Ha ! D'accord...

E. Husson : Il utilise le terme de Führer le « recteur Führer ».

P. D. : « Führer » a le sens de guide en allemand... [*inaudible*]...

E. H. : En Allemagne, à cette époque, « Führer », ça, tout le monde sait ce que cela veut dire.

J-P. E. : ça, c'est la touche de l'historien...

E. H. : Il faut préciser...

J-P. E. : La philosophie aura besoin quelques fois de l'historien. On fera appel à Edouard Husson chaque fois qu'il le pourra...

M. C-S. : ... sur l'histoire... Hannah Arendt était loin d'être la seule élève juive et élève tout à fait appréciée de Heidegger. Il y en a eu beaucoup d'autres. Hélène Weiss...

J-P. E. : Mais ça c'est une sorte de contradiction, de surprise. Beaucoup de philosophes qui l'ont présenté, en France, qui l'ont soutenu au moins dans les premiers temps comme Jean Wahl, comme Emmanuel Levinas ont été à un moment ou à un autre influencés par Heidegger. Et un de ces maîtres sera Edmond Husserl qu'il abandonnera peut-être à un certain moment ou

qu'il trahira je ne sais pas. Ou qu'il oubliera de manière opportune à l'époque, au moment en particulier de la fin de vie de Husserl et de ses obsèques, non ?

E. Faye : Je pense que, sur la question de Heidegger, il y a une distinction essentielle qui doit être faite. C'est la distinction entre l'œuvre même de Heidegger avec tous les textes que nous pouvons tous lire, nous ne pouvons pas tous les lire, mais nous pouvons en lire un certain nombre. Et puis la réception, l'influence, qu'il a pu avoir. Il a eu des disciples. Il a eu aussi très tôt des adversaires et des critiques comme Günther Anders qui fut son étudiant mais qui très vite sera un des principaux critiques allemands philosophes de Heidegger... encore Adorno...

M. C-S. : Grand philosophe (*il s'agit de Günther Anders*) d'ailleurs qu'on redécouvre en ce moment.

E. F. : Günther Anders a écrit un gros livre *Über Heidegger* où notamment il y a une mise en parallèle très très précise entre Hitler et Heidegger et je souhaite que ce livre, comme celui des philosophes critiques allemands de Heidegger, soient traduits en français. Mais sur l'œuvre même nous avons depuis peu, depuis deux ans pour certaines lettres, quatre cinq ans pour les cours que j'ai amené, assez de textes pour pouvoir voir que Heidegger est animé par un dessein fondamental, qui est porteur de toute son œuvre. Ce dessein c'est celui de la domination radicale de ce qu'il nomme la *deutsche Rasse*, la race allemande. Il l'exprime d'abord dans des lettres, il l'exprime ensuite dans ses cours. Je vais quand même lire deux ou trois phrases de Heidegger qui justifient ce que nous pouvons dire de lui. Dès octobre 1916 Heidegger écrit à sa future femme Elfride. « L'enjuivement – *Verjüdung* – des universités est effrayant. Et je pense que la race allemande – *deutsche Rasse* – devrait trouver assez de force intérieure pour parvenir au sommet. » Alors là c'est un propos privé dans une lettre mais dès que Heidegger pourra publiquement s'exprimer, c'est-à-dire dans ses cours des années 1933-34, qu'est-ce qu'il enseigne à ses étudiants ? Je lis dans le cours de l'hiver 33-34...

J-P. E. : Attendez. Sur cette phrase de 1916 la lettre, à la femme, il y a effectivement ces mots ?

F. Fédier : Bien sûr. Mais vous savez que Heidegger écrive une stupidité c'est très possible. Ça c'en est une. Mais dire que voilà la source de la pensée de Heidegger c'est proprement insensé...

E. F. : Alors ce que je dis...

J-P. E. : Attendez. Nous essayons de comprendre. Edouard Husson... à ce moment-là, dans l'université allemande, Heidegger était le seul...

E. Husson : 1916 c'est important parce que c'est un tournant. C'est le moment où l'antisémitisme s'implante en Allemagne et l'antisémitisme qui va mener au nazisme. Cela veut dire quoi. Cela veut dire, moi je réagis en historien, Heidegger, on m'apporte ce document, Heidegger, professeur, philosophe plus tard, est très réceptif à l'air du temps. Et, alors c'est peut-être une bêtise, mais c'est une bêtise très précoce. Il faut le regarder, je veux dire. Si je peux me permettre une simple remarque sur le débat français auquel vous faisiez allusion, ce qui me frappe c'est comment, dès qu'on décontextualise la pensée de Heidegger, le réflexe qu'on a sur la plupart des autres penseurs c'est de les voir dans leur époque. Alors là, au contraire, on a tendance à vouloir lire cette pensée de manière intemporelle. Je vous donne un exemple très simple. J'en profite pour dire que pour moi, comme historien, le livre d'Emmanuel Faye est méthodologiquement irréprochable. Et il y a quelque chose que j'aime beaucoup dans son livre c'est que quand il fait une traduction française il donne toujours le texte allemand. Donc on peut vérifier. Et alors je vous dis une citation donc de *Einführung in die Metaphysik*. « Un état, il est, en quoi consiste l'être, en ce que la police arrête un suspect ». 1935 ! Si vous lisez l'allemand, die *Staatpolizei* c'est la « Stapo ». « Stapo » c'est la « Gestapo ». Je veux dire, on peut dire après ça que cette pensée échappe à son engagement sous le nazisme, je suis tout près à en discuter, mais je sortirai de mon rôle puisque c'est aux philosophes de trancher. En revanche, comme historien, je ne peux pas laisser dire que Heidegger n'a pas été viscéralement nazi de 1933, et peut-être même avant, à 1945.

J-P. E. : Monsieur Fédier va répondre... Vous direz que c'est une nouvelle bêtise. Ou une mauvaise traduction. Allez-y.

F. F. : Monsieur Husson, historien... Vous dites qu'il faut considérer les choses dans leur époque. Alors moi je vous demande : est-ce que l'on peut dire que ce qu'a dit, de manière je répète stupide, Heidegger en 1916 alors qu'il est encore étudiant, encore en train de chercher sa voie, il n'a pas encore trouvé sa voie, que c'est ça la clé de tout ce qui suit. Attendez une seconde, parce que j'ai encore quelque chose à propos de votre citation. Votre citation, bien sûr, s'arrête à l'endroit que vous dites quand il dit l'Etat est-ce que c'est le fait que la police d'Etat arrête un suspect. Qu'est-ce qui a après ? Pourquoi ne citez-vous pas ce qu'il y a après...

J-P. E. : Après ?

F. F. : ça c'est une méthode... Après il dit c'est évidemment pas ça. ça ne suffit pas à faire un Etat, ça. Alors ça c'est la méthode constante de monsieur Faye, c'est-à-dire que... il cite des textes qui sont évidemment scandaleux si on les arrête là monsieur Faye arrête la citation.

J-P. E. : Mais ça fait beaucoup de phrases scandaleuses.

F. F. : Mais non !

J-P. E. [*confusion dans les répliques*] : On ne va pas s'attarder là-dessus... Continuez ! Il est nommé recteur à Fribourg donc...

F. Fédier : Il n'est pas nommé, il est élu !

J-P. Elkabbach : Elu , élu ! C'est-à-dire ils se ressemblent tous.

F. F. : Pardon ?

J-P. E. : Ils se ressemblent tous. Ils sont du même milieu idéologique, les professeurs. Sinon ils ne seraient pas là dans ce corps, ou collège électoral je suppose...

F. Fédier. : Non, non, attendez, il faut être horriblement précis. Le personnage, le professeur qui devait être élu recteur en 1933 est social-démocrate. C'est le professeur von Müllendorf. Il devait être élu et c'est von Müllendorf lui-même qui est allé demander à Heidegger d'accepter l'idée qu'il puisse être élu recteur.

E. Husson : Ce n'est pas ce que dit Hugo Ott, grand historien, qui dit que von Müllendorf a été contraint à la démission sous l'amicale pression de ses collègues. Si vous parlez d'histoire à ce moment là parlons des travaux qui ont été faits et le contexte de la nomination de Heidegger au rectorat est très précis, soyons précis, horriblement comme vous dites.

F. Fédier : Monsieur Husson est-ce que vous acceptez l'hypothèse que toutes les études historiques ne sont pas faites avec, comment dirais-je, le souci premier de... c'est pourquoi tout à l'heure je disais que cette question met en jeu la vérité... Est-ce que la question est de démontrer, *a priori*, que Heidegger est nazi. Voilà la question...

E. Husson : Sûrement pas. Au contraire c'est avec les textes. C'est avec les textes ! [*Confusion*].

J-P. E. : Je reviens à la notice, vous allez voir. Je reviens à la notice biographique, de Pascal David. Vous dites : « Ayant commis une erreur d'appréciation sur la nature du régime, qui s'installe en Allemagne fin janvier 1933, Heidegger, qui ne s'est jamais rallié toutefois à son idéologie, et l'a même combattue, accepte d'être recteur de l'université de Fribourg en mai 1933 comme d'être inscrit sous certaines conditions au parti nazi. Ce qu'il semble avoir compris alors comme une simple formalité administrative et nullement comme l'acte militant d'une adhésion ». Vous vous rendez compte ? Le nombre de... Vous dites « c'est une erreur d'appréciation ». Simplement, on peut se tromper. Il ne s'est jamais rallié à l'idéologie. Bon, vous confirmez...

P. David : Je confirme.

J-P. E. : On va voir tout à l'heure s'il y a des textes. Il l'a même combattue, l'idéologie du troisième Reich...

P. David : Oui. Dans ses cours notamment entre 1934 et 1945. Des cours publiés aujourd'hui...

J-P. E. : C'est dans cette œuvre c'est la première fois que je vois que deux éditeurs...

P. D. : Oui.

J-P. E. : Vous savez lesquels, Alain Badiou et Barbara Cassin, disent qu'ils tiennent à se désolidariser de la notice biographique que conformément au principe de cette collection ils ont demandé à Pascal David de rédiger... Vous lui passez trop de choses à Heidegger ?

P. D. : Ce n'est pas à leur honneur.

F. Fédier : Aux yeux de certaines personnes on passe beaucoup trop de choses. La question que je repose à l'historien : aurons-nous la possibilité de dire tout ce qui a été dit et fait par Heidegger. Par exemple je veux poser une question à monsieur...

E. Husson : Est-ce que je peux y répondre... [...] Je donne un autre exemple. Là c'est un texte que vous avez édité vous-mêmes. « Allocution à la cérémonie du solstice d'été du 24 juin 1933 ». Alors il faut savoir parce que je respecte les faits. Il faut savoir que la cérémonie du solstice d'été est une cérémonie fondamentale pour l'adhésion au nazisme. C'étaient les étudiants nationalistes qui pratiquaient ça...

J-P. E. : Nous sommes en quelle année ?

E. H. : Nous sommes en 1933, le 24 juin. Que Heidegger se rende à cette cérémonie c'est un geste d'allégeance extrêmement fort. Et c'est une adhésion à l'idéologie elle-même. Pourquoi... parce qu'il y a une adoration du culte du soleil. La volonté d'un néo-paganisme. Tous les SS devaient assister à ce genre de cérémonie. J'ai chez moi un tas comme ça de directives de la SS. Chaque année, année après année, disant : « vous allez à la cérémonie du solstice ». Et alors, ce qui est très intéressant c'est qu'en plus, en rapport, avec cette cérémonie-là, cette année-là, il y a eu un autodafé symbolique. On est dans quelque chose d'extrêmement lourd. C'est une adhésion au nazisme explicite. Après ça...

J-P. E. : Alors la réponse de François Fédier, et vous vouliez poser une question à Emmanuel Faye. Essayons de ne pas faire de caricature. Et en même temps d'éviter... on ne va pas ouvrir une nouvelle fois le procès il est engagé depuis longtemps. Mais d'abord vous répondez à ce que dit Edouard Husson, et ensuite vous posez votre question à Emmanuel Faye.

F. Fédier : Nous sommes là au cœur de ce que Jean-Pierre Elkabbach vient à juste titre de souligner à savoir ce que Pascal David appelle l'erreur d'appréciation. Ma question, monsieur Husson : est-ce que Heidegger, l'année suivante par exemple où il y aura d'autres manifestations de ce type, est-ce qu'il y est allé ?

E. Husson : Alors Heidegger n'y va pas l'année suivante mais, par exemple en 1935, il parle de la SS comme l'exemple même de la construction organique, la même SS qui participe à ces cérémonies.

F. F. (*rit*) : Bien sûr !

P. David : [C'est quoi] la «construction organique» ?

E. H. : Ha ! Ecoutez, dans la langue allemande de l'époque, bien sûr que si, il ne faut pas le décontextualiser...

F. F. : Non non non...

J-P. E. : On va écouter les philosophes.

F. F. : Permettez-moi de dire quelque chose à propos de ce que vient de dire monsieur Husson...

J-P. E. : Posez votre question à Emmanuel Faye s'il vous plaît.

F. F. : Ce vous dites là ça voudrait dire que les expressions qu'emploie volontairement Heidegger dans un contexte, j'ajoute : dans un contexte, où il faudrait quand même aller voir ce qu'il y a dans le contexte. Or vous sortez du contexte et vous dites : c'est une preuve d'allégeance. Alors qu'en réalité, si vous prenez bien l'ensemble de ce qu'a dit Heidegger l'idée de construction organique de l'état c'est quelque chose qu'il soumet à une critique fondamentale.

E. Husson : Il n'était pas obligé de prendre cet exemple à cette époque.

F. F. : Pouvez-vous me dire s'il n'y a pas de meilleur exemple à prendre!

E. H. : La SS c'est l'organe par excellence du régime nazi. Et « construction organique », dans ce contexte, est positif chez lui.

J-P. E. : Alors la question à Emmanuel Faye.

F. F. : Mais pourquoi dites-vous que chez... vous savez mieux que moi !

E. H. : Ha ! J'ai lu les textes, comme vous ! En allemand, comme vous !

J-P. E. : Il les a traduits. Il les a lus et traduits. [...] François Fédier alors la question que vous voulez poser.

F. F. : La question, par exemple, naturellement monsieur Faye n'a pas eu connaissance, parce que ça n'est pas encore publié, la publication des œuvres dont il prétend, dans son livre, qu'est entièrement faite pour dissimuler etc. etc. J'ai eu l'occasion de voir un texte écrit par Heidegger à l'automne 1934 dans lequel Heidegger déclare : « le national-socialisme est un principe barbare ». 1934 ! Alors évidemment ce n'est pas encore publié. Alors je vous dis simplement : faites-moi confiance, cela sera publié un jour.

E. Faye : [...] J'ai vraiment plusieurs choses à dire. Premièrement Heidegger a effectivement été nommé recteur-Führer le 1<sup>er</sup> octobre 1933 en vertu de la constitution nazie qu'il a contribué à élaborer avec le Gauleiter Wagner. [...] Le deuxième point, maintenant, vous citez monsieur Fédier un texte qui se trouve dans les cahiers noirs. Les *cahiers noirs*, ce sont 33 cahiers que Martin Heidegger aurait écrit pendant quarante ans...

F. F. : Aurait...

E. F. : Aurait parce que je ne peux pas les voir. Si l'exécuteur testamentaire, à savoir, le fils Heidegger, m'autorise, comme j'en ai fait l'appel dans le *Monde*, et comme j'ai été relayé dans une revue allemande de l'université de Saarbrück par une quarantaine de chercheurs internationaux pour qu'on puisse voir ces archives je pourrais voir à ce moment là ces cahiers noirs. Pour l'instant, ce que je voudrais dire parce qu'on parle de vérité, le fils Heidegger, car c'est lui dont il s'agit et vous en êtes en quelque sorte le mandataire en France. Le fils Heidegger lorsqu'il a publié des textes de l'année 33 a affirmé au tome 16 que son père n'avait pas de tendance fasciste et qu'il n'avait voté en 32 que pour le petit parti des vigneron du Würtemberg. Or, dans mon livre, j'apporte la preuve pour la première que Heidegger a voté dès 32 pour la NSDAP, pour le parti nazi. Et il le dit dans une lettre inédite à [...] Bultmann que j'ai pu consulter. Que se passe-t-il ? Et bien aussitôt le fils Heidegger a été obligé de se rétracter. Et dans une lettre à la *Frankfurter Allgemeine* il dit : effectivement mon père a voté pour le parti nazi en 32 mais c'était obligé par sa femme Elfride.

J-P. E. : Bon, alors, François Fédier. Heidegger lui-même a regretté son engagement. [...] Quel était, pour vous qui le connaissiez, quel était la nature de ses rapports avec le régime nazi. Pour vous... pour aujourd'hui...

F. F. : Pour moi, aujourd'hui, la nature des rapports de Heidegger avec le régime nazi a été une opposition philosophique.

J-P. E. : Après une adhésion...

F. F. : Après une adhésion dans laquelle il pensait à l'époque qu'il était possible de passer des compromis. Et ce que je dis moi, c'est que passer des compromis, ça n'est pas encore entré dans la compromission. La preuve c'est que quand il s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas passer compromis sans arriver à la compromission il s'est retiré.

J-P. E : Il n'a jamais été un ennemi déclaré du régime nazi. On ne l'a jamais vu dans la liste des résistants au troisième Reich.

F. F. : Non, c'est évident. Je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est tout à fait clair je ne confonds pas les résistants comme René Char et le type de résistance qui est tout autre et qui

est évidemment pour nous extrêmement difficile à comprendre dans la mesure où nous pensons qu'il aurait fallu, par exemple faire des attentats...

J-P. E. : Non non non... il aurait pu faire comme son ami Karl Jaspers, l'autre philosophe allemand, grand philosophe, qui est parti à Bâle, en Suisse...

F. F. : Mais non !

J-P. E. : C'est vrai que lui avait une épouse juive, Gertrud Mayer, et qu'il est allé à Bâle. [...] Ce que Heidegger lui a reproché dans une lettre qui a été publiée récemment en français.

F. F. : C'est pas tout à fait exact. Jaspers est resté pendant toute la durée du nazisme et de la guerre à Heidelberg. Il est parti à Bâle après la guerre, pas avant la guerre. Est-ce que vous savez, monsieur Faye, est-ce ce que je dis est vrai ? Ou plus exactement monsieur Husson puisque vous êtes l'historien...

E. Faye : Je veux bien répondre à votre question. Ce qui est important là, puisque vous parlez d'épreuve de vérité, vous dites ce qui faut voir dans les textes, moi je prends un texte qui a été publié seulement en 2001. C'est le cours, donc, de l'hiver 33-34. Et que dit Heidegger ? Il dit que : « Lorsque le Führer, aujourd'hui parle toujours de l'éducation pour la vision du monde national-socialiste ça ne veut pas dire n'importe quel slogan. Ca signifie la mutation totale de l'existence de l'homme. C'est le combat même où se décide, dit-il, qui sera l'esclave et qui sera le maître. » Et, ajoute Heidegger...

J-P. E. : Il le dit pour l'approuver ou le condamner ?

E. Faye : Bien sûr, bien évidemment, il l'approuve. Il dit, et il le souligne, « c'est un projet mondial, c'est une mutation totale ». Et Heidegger va beaucoup plus loin encore dans ce texte. Il affirme deux choses qui me font dire, et soutenir d'après les textes, que le projet de Heidegger esquissé dans sa lettre de 1916 est ici explicitement un projet de domination de la race allemande et d'extermination totale du juif assimilé dans le peuple allemand. Je dois lire les deux textes qui prouvent cela. Dans le premier Heidegger parle, je cite, page 89 « de conduire les possibilités fondamentales de l'essence de la souche originellement germanique jusqu'à la domination ». C'est presque une citation de ce que Hitler dit dans *Mein Kampf* lorsqu'il dit qu'il veut « conduire les éléments raciaux originaires du peuple allemand jusqu'à une position dominante. » Et ce n'est pas seulement une domination dont parle Heidegger. Que dit-il ? Il dit,

à ses étudiants : « Pour que l'existence ne soit pas hébétée, et bien il faut identifier l'ennemi, non pas l'ennemi hors de l'Allemagne, mais l'ennemi greffé sur la racine de l'existence du peuple allemand » Et pourquoi l'identifier ? Avec pour but, dit-il « son extermination totale ».

J-P. E : François Fédier, vous avez l'air accablé parce que vous venez d'entendre. Allez-y !

F. Fédier : Je ne suis pas du tout accablé parce que nous avons répondu dans le livre à cette argumentation.

J-P. E. : Il y a 600 pages ! Mais sur ce point qu'est-ce que vous voulez dire?

F. F. : Il faut se référer à ce que l'on dit. Tout ça est un mélange...

E. Husson : Redites-le ! Redites-le ! C'est intéressant pour le débat.

F. F. : C'est un mélange dans lequel tout finit par renvoyer à tout.

E. Husson : ... C'est clair : « Extermination totale de ce qui est greffé sur l'essence du peuple ».

J-P. E. : Pour ceux qui ne liront pas les 600 pages qu'est-ce que vous répondez.

F. F. : Je réponds encore une fois que c'est une manière de lire qui prend les termes... en philologie... vous n'êtes pas philologue mais en philologie on parle d'une *lexio pessima*. A savoir la lecture la pire possible.

J-P. E. : Alors il les a écrites ces phrases ?... Monique ! Pourquoi il a provoqué ces tremblements de terre dans la pensée ? Pourquoi et à partir de quand ? Monique Canto-Sperber : Mon sentiment, sur cette discussion, est que juger un philosophe, l'incriminer, lui faire un procès est une chose très grave. Je crois qu'on peut distinguer entre trois catégories. D'abord ce que Heidegger a fait ; ensuite ce qu'il a laissé faire ; et pour terminer ce qu'il n'a pas fait...

J-P. E : En résumant, premièrement, ce qu'il a fait...

M. C-S. : Ce qu'il a fait. Il y a, à charge, incontestablement d'après Hugo Ott, ces lettres de dénonciation qui sont écrites à la machine par Heidegger lui-même semble-t-il. Du moins c'est la thèse de Hugo Ott et qui dénonce deux philosophes, collègues de l'université de Fribourg. Il y a également sa signature au plébiscite deux plébiscites organisés par Hitler aux lettres de

soutien. Mais, encore une fois, il n'était pas le seul à le faire et toute l'université allemande, en tous cas un peu près toute l'université de Fribourg l'a fait y compris les plus grands qui ne sont pas, eux, l'objet d'un tel procès. Et puis il s'est entouré de personnages très très peu recommandables et qui ensuite sont devenus des nazis notoires et d'ailleurs dont certains ont été jugés à Nuremberg. Ensuite ce qu'il a laissé faire. Et bien qu'a-t-il laissé faire. Il a laissé en effet ses collègues juifs être écartés de l'université sauf deux dont il a pris la défense. Il a laissé faire des autodafés de livres. Personne n'a démontré qu'il y avait assisté ni même qu'il les avait commandés. Mais il les a laissé faire. Mais combien de choses, combien de personnes ont laissé faire au même moment. Ceux qui se sont engagés... sont une extrême minorité, il ne faut pas l'oublier. Et enfin troisièmement, ce qu'il n'a pas fait. Et bien que n'a-t-il pas fait et bien il ne s'est pas rétracté publiquement. Il n'a pas exprimé publiquement ces regrets. Mais pardonnez-moi de considérer, pour moi qui respecte avant toute chose la liberté de pensée que, à chacun de choisir. S'il exprime ses regrets ou s'il ne les exprime pas. On ne peut pas imposer à un philosophe de regretter quelque chose. En tous cas de le faire publiquement.

J-P. E. : François Fédier.

F. Fédier : Heidegger ne s'est pas rétracté publiquement tout simplement parce que pendant toutes les années qui vont de son retrait du rectorat jusqu'à la chute du nazisme il a, à sa manière, tenté, peut-être cela n'a aucun effet immédiat, mais il a tenté de penser de telle manière que ses étudiants comprennent que ce qui se passait pendant ce temps-là était une abomination. Voilà mon opinion...

J-P. E. : Après la guerre il est interdit d'enseignement. On l'écarte de toute l'université allemande. Et ce sont ses pairs qui l'ont condamné, même, que vous dite, c'était sous les autorités françaises qui ont fait appliquer ce que les allemands avaient dit. Un an avant sa mort Heidegger a programmé la publication intégrale de ses œuvres. Est-ce qu'il y a 100, 108, 110 volumes.

E. Faye : Il y aura 102 volumes. Il y en a 67 parus dont ce volume programmé par Heidegger. C'est-à-dire que non seulement il ne désavoue pas son nazisme mais il transmet aux générations futures, c'est-à-dire à nous et à nos enfants ces textes, sans aucun repentir, sans aucune note de regret, où, nous le savons depuis 2001, il préconise l'extermination totale de l'ennemi intérieur. Et ce texte est tellement accablant, que j'y consacre un chapitre entier, le chapitre 6 de mon ouvrage, et ce chapitre n'est d'ailleurs pas un instant discuté...

J-P. E. : Est-ce que je peux vous demander... Pourquoi cette obsession de Heidegger ? Je n'ose pas dire pourquoi cette haine ou cette sorte de traque constante à Heidegger ? Allez-y !

E. F. : Je pense que la question d'une obsession de Heidegger doit être posée à ceux qui, depuis 40 ans ou 50 ans, sont dans une sorte d'allégeance à son égard. Pour ma part, si vous voulez, j'ai fait de tout autres recherches et c'est il y a 5 ans, que découvrant un séminaire inédit de 35. Parce que, lorsque j'étais étudiant, on me disait, et c'est ce que disait monsieur Fédier, il y avait une compromission de circonstances de Heidegger. Et voilà qu'en 77 je faisais un mémoire sur Heidegger à la Sorbonne, je vois le testament de Heidegger, c'est-à-dire son entretien au *Spiegel*. Et que dit-il dedans. Que laisse-t-il. Il dit les national-socialistes sont allés dans une direction satisfaisante dans leur relation de l'homme et de la technique. Quand j'ai lu ça je me suis dit si c'est ça qu'il nous laisse ça contredit tout ce qu'on prétendait en France...

J-P. E. : Il y a des pans entiers de son œuvre qui sont méconnus, hein?

E. F. : Sur cette relation de l'homme à la technique, ce que je voulais dire... ce qui est terrible... c'est que, maintenant, nous savons que, en 49, dans une conférence, Heidegger, à Brême, a osé dire la chose suivante. Il a osé dire, et c'est une phrase si grave qu'il l'a surtout supprimée quand il a publiée au début des années soixante sa conférence. Il a dit : « L'agriculture est une industrie alimentaire motorisée dans son essence, le même, que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz. » Et avec une phrase aussi terrible qu'a-t-il voulu faire ? Et bien, d'une part, il nie complètement l'intention génocidaire des nazis comme pour faire oublier qu'il a lui-même appelé à l'extermination. Et d'autre part c'est la défaite des nazis, en 44-45, qui a stoppé l'extermination des juifs d'Europe. [...] Je voulais juste vous dire un point... J'étais consterné, plus que consterné par le testament du *Spiegel* mais c'est seulement depuis 5 ans, depuis ces textes, que je découvre jusqu'où est allé dans son œuvre même, dans sa pensée, c'est ça qui est important, le nazisme de Heidegger. Et donc mon livre est fait non pas pour revenir sur des faits établis, par les historiens, et qu'il faut rappeler visiblement, mais pour venir au cœur de son œuvre.

J-P. E. : Pourquoi, à partir des mêmes textes, tellement de différences. Vous avez l'air consterné. Alors allez-y.

P. David : Je ne suis pas du tout consterné. Parce que, ce que Heidegger écrit, reste à interpréter et c'est la grande lacune des écrits de monsieur Faye, et je signale que la phrase qui vient d'être

citée sur le « même », qui n'est justement pas la « même chose », ce n'est justement pas ce qui revient au même. C'est effectivement le même en allemand.[...] Il y a 4 pages de commentaires de Gérard Guest dans cet ouvrage qui parlent d'une « mèmeté différenciée ».

J-P. E. : Et vous François Fédier. .

F. F. : Je ne peux pas dire autre chose. Moi ce qui m'étonne c'est que il y a une sorte d'obstination à vouloir prouver quelque chose que je ne peux absolument pas accepter. L'extermination des juifs européens par le régime nazi est une a-bo-mi-na-tion ! [...] On me traite, moi, de négationniste ! Je vous prie, monsieur, de faire très attention à ce que vous allez dire maintenant.

E. Faye : Monsieur Fédier, il est très important que le public sache que vous avez écrit un texte qui s'appelle « mécanique de la diffamation » dans lequel vous avez des propos sur Jean Beaufret et sur les chambres à gaz et sur Maurice Bardèche qui sont extrêmement troublants. Ce texte est tellement troublant, je vais vous poser la question, que ni Gallimard ni Fayard ne l'ont publié. Or je constate que depuis le 25 janvier vous l'avez rendu public sur Internet. Donc je voudrais savoir... [...]. Vous refusez tout propos négationniste n'est-ce pas ?

F. Fédier : Evidemment, bien évidemment. C'est ce que je viens de dire.

J-P. E. : De la manière la plus ferme. Mais ce n'est pas parce que vous traduisez, vous soutenez Heidegger.

F. F. : Attendez, attendez... Je voudrais demander quand même à monsieur Faye, puisqu'il a cité cette phrase : « la fabrication de cadavres dans des chambres à gaz et des camps d'extermination ». Par quel miracle d'interprétation pouvez-vous dire que c'est un propos négationniste.

E. Fa. : Je n'ai pas dit ça de ce propos. Le problème...

F. F. : Vous n'avez pas dit ça ? Tiens tiens...

E. Fa. : Non, je n'ai pas parlé de négationnisme...

F. F. : Vous avez parlé de « négationnisme ontologique ».

E. Fa. : Bien sûr, c'est beaucoup plus grave... C'est à propos de l'autre texte.

F. F. : Vous vous gargarisez monsieur.

E. Fa. : Jean Beaufret, le 22 octobre 1978, a écrit à Faurisson...

J-P. E. : Grand disciple français de Heidegger que vous avez très bien connu...

F. F. : Laissez-le parler.

E. Fa. : Monsieur Beaufret a écrit au négationniste que nous connaissons Robert Faurisson...

F. F. : Que nous connaissons !

E. Fa. : Bien oui...

F. F. : Que nous connaissons ! Est-ce que Jean Beaufret en 1978 connaissait le négationniste Faurisson ?

E. Fa. : Bien entendu puisque Faurisson venait de publier, dans l' *Express*, des textes accablant où il disait : « la bonne nouvelle »... Je dois rappeler les faits pour répondre à votre question. Le commissaire aux questions juives Darquier de Pellepoix...

J-P. E. : Donne une interview à l' *Express*. Il était en exil en Espagne... cela fait un scandale etc. etc. Quelle conséquence ?

E. Fa. : Il dit « à Auschwitz on n'a gazé que des poux » ! Cette chose effroyable. Et que dit à ce moment là monsieur Faurisson il dit que et bien que « les chambres à gaz et l'extermination sont un seul et même mensonge ». Il dit « c'est la bonne nouvelle ». Il le publie dans des lettres au *Matin*, à l' *Express*. A ce moment là Jean Beauffret lui écrit et dit « J'ai fait le même chemin que vous et me suis rendu suspect pour avoir fait état des mêmes doutes. » Et monsieur Hugo Ott, lorsqu'il a vu cela, dans la préface de son livre dit quelle ombre cela portait sur cette réception de Heidegger.

J-P. E. : Ce qui est formidable c'est que vous pouvez vous expliquer en direct avec nous sur *Bibliothèque Médicis*. Alors monsieur Fédier.

F. Fédier : J'ai publié, en 1995, un texte dans un livre qui s'appelle *Regarder voir*, qui s'appelle *Lettre à monsieur Hugo Ott*, dans laquelle j'explique mon point de vue. C'est-à-dire : 1. Jean Beaufret n'a jamais assimilé ce que vous venez de dire tout à l'heure, à savoir la phrase de Faurisson, c'est un seul et même mensonge. Je me souviens d'avoir parlé à Jean Beaufret de cette question dans laquelle il m'a dit « le fait de l'extermination est indubitable ». Par conséquent je le dis. Et vous allez évidemment me traiter de tous les noms...

J-P. E. : Non ! Peut-être pas. Peut-être qui ne recommencera pas de vous traiter de révisionniste ou de négationniste non ? Vous continuez...

E. Fa. : Je n'ai jamais traité monsieur Fédier de négationniste. Ce que je dis c'est que vous défendez une position qui est celle de Jean Beaufret et cette position est explicitement négationniste.

F. F. : Non elle n'est pas explicitement négationniste pour la simple raison que quand un individu écrit dans une date donnée, monsieur l'historien, une date : 1978, « j'ai fait état des mêmes doutes ». Si l'on dit ces doutes cela revient à ce qu'a dit Faurisson ensuite on est en train de faire une carambouille.

J-P. E. : Qui peut me dire, en quelques phrases, et c'est scandaleux, ma question est scandaleuse, la pensée de Heidegger.

F. F. : Je peux vous dire, la pensée de Heidegger sur ce point...

J-P. E. : Non non non, pas sur ce point, en général... Pourquoi elle a influencé autant de philosophes.

F. F. : L'une des choses les plus étonnantes...

J-P. E. : Je voudrais rappeler qu'ici, en dehors de l'historien Edouard Husson, il n'y a que des philosophes. Et quand on vous entend on se dit : ils sont quelques fois vifs pour ne pas dire assez véhéments. Alors qu'est-ce qu'il y a dans la pensée de Heidegger depuis 1927, *Sein und Zeit, Etre et Temps* ou l '*Etre et le temps*.

F. F. : *Etre et temps*. L'une des choses les plus commotionnantes de la pensée de Heidegger c'est qu'effectivement qu'un grand nombre de nos notions habituelles deviennent littéralement obsolètes. Par exemple la distinction entre le général et le particulier. C'est pourquoi je dis,

c'est mon opinion, que la question que nous sommes en train de traiter en ce moment, à savoir cette question comment Heidegger pense-t-il l'extermination, est une question de la plus grande importance et de la plus grande gravité. [...] Or je dis ce que nous permet de penser Heidegger aujourd'hui c'est que le phénomène de l'extermination n'est pas réductible à tout ce qu'on est en train de dire en ce moment. C'est un phénomène qui est significatif de l'état du monde dans lequel nous nous trouvons. Si vous prenez la quatrième de couverture, de notre livre...

J-P. E. : Oui oui le nihilisme.

F. F. : Oui, voilà, c'est ça. Je vous demande simplement de lire la dernière phrase.

J-P. E. : « *Cette pensée, n'en déplaise à ses contemporains, est probablement encore à ce jour la seule capable de nous permettre de faire face à un nihilisme dont le déferlement est loin d'avoir pris fin avec l'effondrement du nazisme en 1945.* »

F. F. : Ca c'est le point fondamental.

E. Faye : [Je voudrais dire]...un point très important... Qu'enseigne en 36 dans son cours sur Schelling Heidegger il écrit : « Mussolini et Hitler ont posé un contre-mouvement au nihilisme en s'inspirant de Nietzsche ». Donc, pour lui, le nazisme d'Hitler et le fascisme de Mussolini sont ce qu'il loue, ce dont il fait l'apologie en 36 comme s'opposant au nihilisme. C'est tout à fait cela qu'il faut retenir.

J-P. E. : Est-ce ce qu'il a écrit en 36, je ne sais pas à quel âge, le marque définitivement toute la vie.

F. F. : Ce n'est même pas ça. [...] Il est tout à fait clair que quand on est dans un régime totalitaire il faut observer un certain type de langage. Et ça c'est la grosse difficulté dans laquelle monsieur Faye est tombé, le malheureux, des pieds à la tête. Il est obligé de parler, Heidegger...

J-P. E. : Comme les nazis.

F. F. : ... en faisant attention à ce qu'il dit et en particulier... c'est toute la problématique que décrit Léo Strauss. Léo Strauss dit que quand on est dans une période où l'on ne peut pas écrire autrement il faut écrire entre les lignes. Tous les textes de Heidegger, pendant le nazisme, sont écrits entre les lignes.

J-P. E. : Déjà il était compliqué. C'est lui qui dit quelque part – oui c'est un auteur difficile – se rendre intellible est suicidaire pour la philosophie. Ou est suicide pour la philosophie. Alors là c'est vrai quand on lit ses textes...

F. F. : Se rendre intellible au sens de la divulgation sinon même de la vulgarisation.

J-P. E. : Alors on va voir, Monique...

M. Canto-Sperber : Si j'essayais de répondre à la question que vous avez posée mais qu'est-ce qu'il y a de si grand, philosophiquement, à retenir, de la pensée de Heidegger. Et là je parle en dehors des cercles des personnes qui ont beaucoup travaillé cette œuvre, monsieur Fédier et monsieur David en sont infiniment plus spécialistes que moi. Mais la grande idée de Heidegger, présentée à coups de serpe en quelque sorte, c'est d'avoir concentré les significations philosophiques dans une expérience fondamentale, ce qu'il appelle l'existence authentique, de s'être arraché aux philosophies de la subjectivité, d'avoir expulsé en quelque sorte toute la ratiocination morale de la liberté du sujet, et donc d'avoir complètement décentré la philosophie telle qu'elle était pratiquée. Husserl avait déjà commencé... mais telle qu'elle était pratiquée avant lui. Et il y a là mais qu'on soit amateur de philosophie heideggérienne, et amateur au sens fort, ou pas, il y a là une intuition philosophique d'une très grande profondeur. Et qui, de manière incontestable, explique l'influence que Heidegger a eu dans la pensée et dans des écoles différentes qu'il s'agisse d'Hannah Arendt, de Sartre, de Löwitt, de Anders, qui était aussi un élève de Heidegger. Ils ont été très nombreux à reprendre cette idée et à la subvertir, à la transformer, mais après tout c'est à cela qu'on mesure la fécondité d'un philosophe. Alors maintenant venons-en à la manière dont cette pensée est exprimée. Pour une part elle est exprimée dans un vocabulaire qu'on retrouve chez beaucoup de philosophes de la même époque.

J-P. E. : Sauf Jaspers.

M. C-S. : Mais même Jaspers, dans les lettres que Jaspers écrit à Heidegger après avoir reçu ses essais antérieurs. Il approuve cette manière de faire. Il ne faut pas non plus... Mais par ailleurs... Je voudrais insister... Laissez-moi terminer. Il y a quand même en effet une terminologie, parfois des expressions, qui sinon laissent pantois ou alors font frémir. C'est aussi incontestable. Les deux sont présents.

J-P. E. : Pascal David...

P. David : Un mot simplement et très très brièvement et très succinctement. Je crois qu'une réponse qu'on peut donner à la question que vous avez posée portant sur l'importance de Heidegger dans la pensée. C'est une phrase de Heidegger qui dit que « ce qui donne le plus à penser, dans notre temps qui donne à penser, c'est que nous ne pensons pas encore. »

E. Faye : Je voudrais revenir sur l'extermination dont parlait...

J-P. E. : Non non non...

E. F. : Si parce que ce n'est pas un concept philosophique, c'est une réalité humaine et historique effroyable et si l'extermination des juifs d'Europe a pris fin c'est parce que les nazis ont été battus. Ce n'est pas parce que Heidegger a conçu une pensée de la technique qui s'y oppose. Et je ne comprends pas comment vous pouvez monsieur Fédier défendre aujourd'hui Jean Beaufret alors que vous lui accordez...

J-P. E. : On ne fait pas le procès de Jean Beaufret... Il est mort. Il vous a déjà répondu. Et l'on parle de Heidegger. Qu'est-ce qu'il a apporté à la pensée ? Ou alors vous estimatez qu'étant donné le lien que vous dites avec le nazisme il faut brûler Heidegger. Ou ses œuvres. Qu'est-ce qu'on fait ?

E. F. : Heidegger détruit radicalement la notion d'homme. Dans un cours de 42 il dit « je ne parle plus de l'homme en général ni de l'homme individuel »... Que met-il à la place ? Il met la souche, la *deutsche Stamm*, la race allemande.

M. C-Sperber : C'est une thèse philosophique. Je ne la partage pas du tout. Mais je constate que, sous une forme ou une autre, reprise, recyclée comme on dirait aujourd'hui, dans d'autres types de philosophie. Cet antisubjectivisme radical, cette volonté d'anéantir toute espèce de donation de sens à partir de la subjectivité, c'est quand même la marque de fabrique de la philosophie moderne, et même contemporaine. Il n'y a pas que Heidegger qui l'a utilisée philosophiquement. Ce qui me frappe... Je comprends parfois l'extrême surprise et même effarement qu'on ressent devant certaines expressions. Enfin il est incontestable aussi que ce n'est pas Heidegger qu'il a programmé l'extermination. Ce n'est pas lui qui en eu l'idée. Ce n'est pas lui qui, à quelque degré que ce soit, a accompli cette horreur. Quand vous dites que il a préparé le ralliement des esprits à la cause de l'extermination c'est aller un peu loin, on n'a pas des preuves qui montrent un effet causal qu'a eu l'œuvre de Heidegger sur le ralliement des esprits. Moi, ce qui me laisse perplexe pour terminer, c'est ce que signifie l'expression de «

philosophie nazie ». Car, bon, philosophie, ça veut quand même dire « réflexivité, critique, prise de distance ». Or le nazisme c'est tout à fait autre chose, c'est l'adhésion inconditionnelle...

J-P. E : *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, donc, dans la pensée. Qu'est-ce que ça veut dire ? Et est-ce que ça veut dire, je reprends ma question, qu'il faut interdire ses œuvres, les brûler, empêcher les prochaines traductions ?

E. Faye : Je dis que Heidegger a introduit le racisme sous couvert de termes philosophiques comme « vérité de l'Etre », « existence de l'homme », « historicité » c'est ça qui est grave. Et maintenant ce qu'il nous faut c'est de pouvoir accès à tous les textes, ne pas devoir attendre 20 ans, et nous en tenir à la bonne foi de l'exécuteur testamentaire. Il faut voir ces textes. Ceux qu'on a déjà sont accablants. Année après année...

J-P. E. : C'est-à-dire vous pourriez changer d'avis ? .

E. F. : Qu'est-ce que voulez dire ?

J-P. E. : Quand toutes œuvres seront sur la table ?

E. F. : Mais, monsieur Elkabbach, ce qu'il faut voir, c'est que je suis un parmi beaucoup d'autres chercheurs. Il y a en Allemagne, il y a Reinhard Linde qui a fait un livre extraordinaire en 2003 qui est encore beaucoup plus sévère que moi.

J-P. E. : Traduisez ! Traduisez !

E. F. : Il y a Johannes Fritzsche, un grand philosophe allemand, qui a fait une comparaison entre les textes de *Mein Kampf* et les textes d' *Etre et Temps*. Il y aussi Grégory Fried, qui a fait cela, nous sommes...il y a tout un très grand nombre de philosophes...

J-P. E. : Vous avez aussi des philosophes, vous avez Vidal-Naquet à vos côtés...

E. Husson : Est-ce que l'historien peut faire une remarque sur le débat... observer les philosophes...

J-P. E. : Ne critiquez pas trop...

E. H. : On nous dit, et je veux bien le croire, que Heidegger a une pensée extrêmement profonde, une pensée qui mérite d'être regardée. Très bien. Mais ce n'est pas une raison pour,

humainement, dire que cela le disculpe de ce qu'il a fait. Et quand vous dites que, dans une société totalitaire, il est normal d'écrire entre les lignes, alors là moi je trouve que vous allez très loin.

J-P. E. : Soljenitsyne n'avait pas écrit entre les lignes.

E. H. : Voilà, exactement. Donc, ça ne serait pas une raison. L'autre question qui intéresse l'historien...

J-P. E. : Mais il a fait de la prison...

F. Fédier : Il y a une petite différence...

E. H. : L'autre question qui intéresse l'historien c'est la suivante. Comme historien du nazisme, ce qui m'intéresse : on dit toujours le nazisme c'est « bête et méchant ». Et moi je constate qu'il y a des dizaines, des centaines d'intellectuels, dont Heidegger, qui se sont mis au service du régime, pendant une partie ou pendant l'intégralité des années nazies. Et je me dis quand je vois le calibre intellectuel de ces individus le régime nazi, malheureusement pour ses victimes et pour ses adversaires, il a eu de sérieux concours intellectuels. Et c'est là que je trouve que le livre de monsieur Faye est très bienvenu.

J-P. E. : A ce titre là c'est exemplaire pour éviter que cela se reproduise. Partout et dans les années qui viennent.

M. C-S. : La remarque de monsieur Husson est très juste. Il faut bien considérer que c'est au moins 80% de l'université allemande qui a suivi le même mouvement et parmi les plus grands. Quelqu'un comme Hartmann, par exemple Nicolas Hartmann qui est un des grands penseurs du 20 siècle. Et bien par sa correspondance semble adhérer exactement au même contenu.

E. H. : Donc n'excusons pas Heidegger !

M. C-S. : Mais n'excusons pas les autres non plus ! [*Confusion*]. On ressort toujours les mêmes textes d'Aristote faisant prétendument l'apologie de l'esclavage. A ce moment là il faut fermer les livres d'Aristote et ne plus les lire.

J-P. E. : En même temps tout n'est pas permis non Monique ?

M. C-S. : On ne peut pas non plus contester le témoignage de ceux qui ne se sont pas laissés entraîner. Il y en a eu certains qui ont résisté. Et ça on ne peut quand même pas les faire faire. Et en particulier ceux qui ont participé à la commission de 1945.

F. Fédier : Moi je voudrais dire une chose extrêmement simple...

J-P. E. : Tout est possible...

F. F. : Non non il est évident que tout n'est pas permis. Et je voudrais dire quelque chose de tout à fait simple pour terminer ma participation. Je veux dire ceci : j'ai attentivement observé Heidegger et ce qui m'a peut-être le plus surpris c'était sa capacité d'admiration réelle. Il n'a jamais eu d'admiration pour Hitler. Ca je l'affirme.

J-P. E. : Il vous l'a dit. C'est important parce que vous êtes le seul ici à avoir eu des contacts. Est-ce qu'il vous l'a dit.

F. F. : Evidemment !

J-P. E. : En quelle année ?.. Donc après la guerre.

F. F. : Dans les années où nous faisions les séminaires à proximité de René Char. Alors vous comprenez quand je vois quelqu'un qui prétend ne pas vouloir tenir compte de cette phrase que j'ai citée : « Le national-socialisme est un principe barbare » ( *ein barbarisches Prinzip*, automne 1934). Alors supposer que cela n'a pas d'importance et que vous pouvez continuer à présenter une interprétation fondamentalement unilatérale et, monsieur...

E. H. : Est-ce que « barbarie » est négatif dans sa bouche ?

F. F. : (*rit*).

J-P. E. : François Fédier... Attendez... vous souriez... vous êtes un peu interloqué par la remarque...

F. F. : Mais non je ne suis pas interloqué c'est comme si on me disait : est-ce que le mot extermination est un mot qui peut n'être pas fondamentalement péjoratif...

J-P. E. : Tout ce qui viendra et qui sera révélé de textes de Heidegger vous le considérerez comme nul parce qu'il a écrit ces textes... qu'il a été recteur en 33-34. [...]

F. F. : Pas du tout !

E. H. : Ce qui est intéressant c'est de voir qu'il a écrit des textes qui sont une intellectualisation du nazisme. Alors le reste de sa philosophie est-il sauvable ?...

J-P. E. : Des questions à François Fédier, des questions très simples de non spécialiste. Premièrement est-ce que le fils Hermann Heidegger a l'intention de tout publier.

F. F. : Bien sûr ! Je vais apporter peut-être un scoop pour monsieur Faye. Le séminaire dont il dit qu'il ne sera jamais publié tant il est horrible va être publié dans les deux ans qui viennent. Il ne sera pas publié dans le cadre de l'édition intégrale pour une raison philologique simple. C'est que cette édition se fait selon les principes de la philologie à savoir. On ne publie un texte que quand on a au moins deux manuscrits. Ici on n'en qu'un. Donc il va être publié dans une autre série.

E. Faye : Ce texte – *E. Faye montre un volume de la Gesamtausgabe de Heidegger* – a été publié avec un seul manuscrit qui est, qui sont les notes d'un étudiant Halbwachs. Et voici qu'à l'automne, pour comprendre le rôle des avocats de monsieur Heidegger fils. A l'automne de cette année on apprend que l'original de Heidegger existe et qu'il est en vente publique. J'ai écrit à monsieur Stargart [...], qui est le commissaire-priseur allemand qui m'a dit : venez voir le texte. J'ai pris rendez-vous. Huit jours après monsieur Stargart m'envoie un e-mail en me disant malheureusement monsieur Hermann Heidegger a envoyé ses avocats. Il a empêché la vente publique. Il ne veut pas qu'on ait accès aux manuscrits de Heidegger.

J-P. E. : Question : pourquoi. Pourquoi si tout va être progressivement publié.

F. Fédier : Ecoutez là on entre dans des choses sordides. Je connais personnellement le fils de Martin Heidegger. Et penser que cet homme poursuive des buts inavouables c'est purement et simplement une calomnie..

J-P. E. : Et donc il va tout publier. Pourquoi pas plus vite les publications.

F. F. : Tout simplement parce que cela demande du travail.

J-P. E. : Est-ce que vous souhaitez que les archives soient ouvertes aux chercheurs ?

F. F. : Je souhaite que les archives soient ouvertes à des chercheurs qui n'aient pas d'idées préconçues. \*

E. Husson : Monsieur Faye peut y aller... C'est la conclusion que j'en tire !

F. F. : Ah ! Parce qu'il n'a pas d'idées préconçues ?!

E. H. : C'est un historien...

F. F. : C'est un historien ou un philosophe ?

E. H. : En même temps qu'un philosophe il a fait un travail d'historien.

J-P. E. : Monsieur Fédier, quand vous dites « pas d'idées préconçues » vous savez très bien que celui qui y ira aura l'idée, *a priori*, contre Heidegger ou pour Heidegger. Est-ce que cela veut dire que les contre seront interdits et qu'il ne restera plus que les dévots.

F. F. : Je pense qu'il ne faut pas être contre Heidegger comme il ne faut pas être pour Heidegger. Il faut lire, il faut faire l'effort de lire, il faut faire l'effort de travailler philosophiquement. Heidegger est un philosophe qui demande à ce qu'on continue à penser philosophiquement.

J-P. E. : Vous ne craignez pas que les révélations à venir condamnent davantage Heidegger, à votre avis ?

F. F. : J'ai dit, cela fait de nombreuses années, je l'ai répété il n'y a pas longtemps, à propos de Heidegger : vous pouvez être sûrs qu'il n'y a pas de cadavre dans le placard.

J-P. E. : Il y en avait assez dans l'Allemagne du 3eme Reich. J'ai noté dans deux livres au moins de philosophie destinée aux classes terminales qui analysent Heidegger, et qu'il est impossible d'utiliser des textes de Heidegger. Je cite, le livre qui est destiné aux terminales toutes séries chez Bordas (Jacqueline Rüss). « Nous ne pouvons pour des raisons de reproduction utiliser des textes de Heidegger. Nous avons pour illustrer sa pensée par des textes de disciples ou de commentateurs. » Même chose dans « la philosophie pour terminales ». Comment est-ce possible ? Comment l'expliquez-vous ?

F. F. : Ca c'est une question qui est à traiter avec Closterman, l'éditeur allemand. Qui a cette position là. Je n'ai aucune opinion là-dessus.

J-P. E. : C'est important que vous discutiez même si vous ne vous mettrez jamais d'accord.

E. Faye : Sur Hitler je peux dire quelque chose. [...] Monsieur Fédier disait Heidegger n'avait pas de fascination pour Hitler. Mais Heidegger, dans une lettre à Elisabeth Blochman lui dit qu'il pense accepter une chaire à Munich parce qu'il va pouvoir approcher Hitler. Et à Jaspers il dit : « Ce n'est pas un problème de culture. Regardez les belles mains de Hitler. » C'est une fascination. Pour Heidegger, le grand homme, c'est Hitler. [...]

F. Fédier : Il a pensé à un certain moment que s'il pouvait approcher réellement Hitler il pourrait, et là je suis entièrement d'accord avec madame Canto-Sperber, c'est peut-être une illusion insensée. Mais il pensait que s'il pouvait approcher Hitler peut-être les choses pourraient changer.

J-P. E. : Vous avez dit, Emmanuel Faye, vous ne m'avez pas répondu, mais c'est peut-être une réponse. On ne brûle pas les œuvres.

E. Faye : Certainement pas.

J-P. E. : Mais est-ce qu'on peut bannir l'œuvre d'un philosophe pour délit d'opinion. Non...non !

E. F. : Non certainement pas. Ce qu'il faut c'est avoir accès aux textes pour que la recherche critique puisse continuer. Et c'est ça qui importe.

J-P. E. : Vous ne mettez pas à l'index tel ou tel philosophe et Heidegger non plus ?

E. F. : Je dis qu'il faut contextualiser Heidegger en le confrontant à ce qu'il a lu comme *Mein Kampf* dont il s'est inspiré.

*François Fédier rit.*

J-P. E. : Mais non puisque vous disiez 1916 il a écrit « l'enjuivement » et *Mein Kampf* est de 1920. Donc il n'a même pas besoin d'Hitler ni de *Mein Kampf*.

E. Husson : Bonne conclusion !

J-P. E. : C'est une bonne conclusion pour l'historien... de faire progresser la pensée, je ne dis pas la réconciliation entre vous deux, au-delà des personnes entre deux thèses, vous être

irréconciliables ou inconciliables sauf si à la lecture des prochains cahiers qui seront traduits vous nuanciez votre jugement. Mais vous avez bien dit « on brûle pas, on enseigne, on continue, comme le disait Nicolas Weil il y a quelques jours dans le Monde, on peut continuer à lire et à étudier Heidegger comme l'un des plus grands philosophes, des plus importants du 20 siècle.

E. Faye : Certainement pas. C'est un homme qui a une pensée radicalement raciste, qui explique qu'il faut exterminer totalement le juif assimilé, ne peut pas être conçu comme un *philosophe* car il n'y a pas selon moi de philosophie raciste et exterminatrice...

J-P. E. : Mais à partir du moment où vous êtes lucide vous prenez, vous laissez...

E. F. : Non ! Il faut lire tous les textes et qui, aujourd'hui a amené des textes, qui en a lus, si ce n'est moi.

P. David : Emmanuel Faye est le seul à avoir lu Heidegger en allemand en France, c'est évident. Mais je voudrais quand même mettre les pieds dans le plat. C'est que l'ouvrage de monsieur Faye est plein de contresens dans les traductions françaises des textes allemands...

E. Husson : C'est ce que vous affirmez. Je n'ai jamais compris vos critiques, jamais. Je parle allemand comme vous.

J-P. E. : Là, écoutez, vous lui donnerez un cours d'allemand, isolez-vous, travaillez pour que les prochaines traductions soient plus justes.

E. F. : Il va être édité en allemand, donc là il n'y aura pas de contresens. Il n'y a pas de contresens.

E. H. : Il n'y en a aucun. Il faut le dire. Il n'y en a aucun.

F. Fédier : Mais si, mais si. De nombreux, de nombreux et de très graves.

E. H. : Absolument pas.

J-P. E. : Vous continuez à traduire Heidegger.

F. F. : Mes traductions sont paraît-il révisionnistes.

J-P. E. : Il ne l'a pas répété aujourd'hui. [...]

E. Faye : Mais moi je souhaitais vous poser la question.

J-P. E. : Mais vous retirez le mot révisionniste...

E. F. : Ecoutez, ce que je dis c'est que quand Heidegger, dans le titre de son rectoat, dit « Autoaffirmation de l'université allemande » et que monsieur Février traduit par - *die Behauptung* - « l'université allemande envers et contre tout elle-même » pour faire croire qu'il y a résistance, ce n'est plus une traduction, c'est une apologie. Donc c'est une révision du texte dans le sens d'une apologie.

J-P. E. : Est-ce que vous pensez que vous pouvez quelques fois vous trompez.

E. F. : Bien évidemment. Tout le monde est humain.

F. F. : Sur ce sujet... monsieur Faye. Vous admettez que vous pouvez vous trompez sur ce sujet.

J-P. E. : Vous pourriez !

F. F. : Vous pourriez, excusez-moi! Vous pourriez ! Eventuellement.

P. David : Le sens du discours du rectoat. [...]

J-P. E. : Non non on ne recommence pas sur les œuvres. Globalement... Monique !

M. C-S. : Est-ce qu'en dépit des actes commis, des écrits, qui incriminent pour la période 33-45, ou pour la période 33-34, on ne peut pas reconnaître que l'inspiration philosophique est incontestablement très grande, extrêmement féconde, se mettre en garde tous, contre les dangers d'une police de la pensée. Car si nous commençons à mettre des œuvres de réflexion qui ont cette qualité d'inspiration, qui sont nourries d'une tradition philosophique à l'index parce que sur certains points elles sont inadmissibles ou la langue qu'elles utilisent est tout à fait répréhensible dans une certaine période, nous entrons quand même inévitablement dans une forme d'obscurantisme. Donc essayons de donner au lecteur tous les outils critiques qui lui permettent de faire la part des choses. Mais sans condamner la philosophie.

E. Faye : Monique Canto, je suis complètement d'accord avec vous, puisqu'à la fin de la préface j'explique qu'il faut une nouvelle manière de philosopher où la philosophie s'allie à l'histoire et à la philologie. C'est ce qui manque cruellement.

J-P. E. : Et avec l'esprit critique dont vous avez, les uns les autres, témoignez pendant toute cette émission. Mais personne n'a envie ici de jouer les flics de la pensée.

E. F. : Certainement pas moi.

J-P. E. : Pas nous, pas nous non plus !

E. F. : Je souhaiterais avoir accès aux textes !

J-P. E. : En tous cas merci, merci aux uns et aux autres. C'était peut-être un peu difficile. Mais c'est un immense philosophe. On critique, on l'a vu. Beaucoup de gens doivent peut-être parfois penser en étant inspiré, sans le savoir, ou influencé sans le savoir par Heidegger. Donc il était bon de lui consacrer cette émission. Grâce à vous *Bibliothèque Médicis* a enfin, et en direct, ouvert le débat. Encore une fois je vous en remercie. C'était difficile.

F. Fédier : Essayer !

J-P. E. : Essayer ! Essayer ! Mais la solution n'est pas pour aujourd'hui, elle n'est peut-être pas pour demain, mais on a le sentiment qu'elle peut progresser. Avec un peu plus de tolérance et d'ouverture de part et d'autre tout en reconnaissant ce qui est l'intolérable et l'inacceptable. Voilà, merci à vous tous !

---

# Entretien d'Emmanuel Faye avec Philippe Lacoue-Labarthe, Pascal Ory, Jean-Edouard André et Bruno Tackels

Entretien d'Emmanuel Faye avec Philippe Lacoue-Labarthe, Pascal Ory, Jean-Édouard André, Bruno Tackels dans « Tout arrive », émission de Marc Voinchet, le 9 mai 2005 à France Culture :

**Marc Voinchet (M.V.)** : Bonjour Emmanuel Faye. Dans un instant, nous parlerons avec vous de votre livre. Autour de vous, je le rappelle, Philippe Lacoue-Labarthe. Faut-il rappeler qui est Philippe Lacoue-Labarthe ? Un de nos grands philosophes français qui, souvent, participe à « Tout arrive » et à d'autres émissions. Notamment philosophe, Philippe Lacoue-Labarthe, vous nous le direz, est un heideggerien avec une sorte de distance, qui publie, traduit Heidegger. Mais vous ne faites pas partie de ceux qui refusent le dialogue avec ceux qui disent que Heidegger, au fond, ne serait peut-être plus du tout à étudier si je reprends la thèse finale de Emmanuel Faye.

**Philippe Lacoue-Labarthe (P.L.L.)** : Sauf que cette thèse-là, je la trouve vraiment contestable !.. On en reparlera.

**M.V.** : C'est l'aspect le plus contestable du livre et ce n'est pas le seul aspect, bien sûr, de ce livre. A côté de vous, Emmanuel Faye, Jean-Édouard André, auteur d'une thèse tout récemment soutenue à Paris VIII : « Récurrence du thème de la liberté dans l'œuvre de Martin Heidegger ». Avec nous également, Bruno Tackels, Pascal Ory.

[Suit un hommage au philosophe de la ville, du paysage et du quotidien Pierre Sansot disparu au printemps 2005.]

**M.V.** : Alors, Emmanuel Faye, peut-être faut-il que je reprenne ce bon usage de la lenteur, avec vous et ceux qui ont accepté de dialoguer avec vous. On ne va pas faire cette émission comme un match. Volontairement d'ailleurs, nous ne reprendrons peut-être pas la conclusion finale. On verra, on laissera cela pour la toute fin de l'émission. Faut-il ou non - bien que cela soit important pour vous cette question là - faut-il ou non continuer d'enseigner, de lire Heidegger tel qu'on l'enseigne et le lit aujourd'hui ? Mais ce qu'on voudrait essayer de comprendre, c'est le point de départ de ce livre, Emmanuel Faye. On sait qu'il y a eu, notamment avec Victor Farias en 1987, des analyses et des lectures, notamment des attaques fortes quant aux écrits de Martin Heidegger dont vous continuez l'analyse aujourd'hui à la faveur de textes qui jusqu'à présent n'avaient pas été lus, bien lus ou lus tout court. Donc attention, avec Pascal Ory, l'historien qui est ici nous le rappellera, attention aux anachronismes, attention à ne pas faire dire à certains ce qu'ils ne pouvaient savoir par rapport à une époque, par rapport à ce que vous savez, vous, Emmanuel Faye. Mais le but de votre livre, si je résume d'un trait au lendemain du 8 mai et de la célébration de la reddition nazie du 8 mai 1945, c'est que pour vous, il y a aujourd'hui dans la philosophie de Heidegger des superpositions entre sa philosophie et son engagement national-socialiste qui continuent au fond d'infuser et que l'on ne peut pas séparer. On ne peut pas séparer les écrits, la vie biographique et politique de l'homme de sa philosophie stricto sensu. Et le livre, je crois, si je vous ai bien lu, parle notamment d'un haut le cœur. Page 364 vous dites : « On a dit qu'en 1933 Hegel était mort. Au contraire, c'est alors seulement qu'il a commencé à vivre. »

**Pascal Ory** : C'est une citation de Heidegger !

**M.V.** : Citation de Heidegger en hiver 34-35 (.)

**E. Faye** : Que j'ai découverte dans un séminaire inédit.

**M.V.** : Hiver très important. C'est autour de ce cette période-là qu'en majorité vous vous consacrez. Vous dites : cette phrase prononcée par Heidegger en 34-35 est entre autres, mais pour beaucoup, à l'origine de ce livre de ce livre et vous a fait bondir. Emmanuel Faye :

**E. Faye** : Oui. Au tout début de l'émission, Marc Voinchet, vous disiez un moment, mais votre présentation a bien rectifié les choses, que j'aurais soutenu qu'il ne fallait plus étudier Heidegger. Non, certainement, au contraire. Dans mes conclusions je dis bien qu'il faudra des recherches beaucoup plus approfondies.

**Jean Edouard André** : Mais le faire changer de rayons dans les bibliothèques, quand même, de la « philosophie » à « l'histoire du nazisme ». Vous dites précisément qu'il doit changer de rayonnage et passer de la philosophie à l'histoire du nazisme.

**E. Faye** : Je dis : « c'est pourquoi il faut souhaiter que cette oeuvre mondialement traduite et commentée soit l'objet de recherches bien plus approfondies ». J'indique un peu le genre de recherches qu'il faudrait entreprendre. D'autres recherches devront porter notamment sur les écrits et les activités de Heidegger durant la période de guerre 39-45 et sur la stratégie de légitimation de son oeuvre passée durant les trois décennies d'après guerre. Donc j'en appelle vraiment...

**M. V.** : Je poursuis : « Si ces écrits continuent à être diffusés de façon planétaire sans qu'il soit possible d'arrêter cette intrusion du nazisme dans l'éducation humaine comment à ne pas s'attendre que cela conduise à une nouvelle traduction dans les faits dont l'humanité cette fois pourrait ne pas se relever. Plus que jamais c'est la tâche de la philosophie que de protéger l'humanité. » Voilà.

**E Faye** : Oui, c'est exactement la question qui se pose. Ce que je voulais dire pour répondre à votre question importante : Quel est le point de départ du livre ? Pourquoi je l'ai écrit ? Pour comprendre la motivation de ce livre il faut voir l'oeuvre de Heidegger non pas telle qu'elle a été partiellement

traduite en France pendant 3 ou 4 décennies mais telle qu'aujourd'hui en Allemagne elle est donnée à lire dans la *Gesamtausgabe*. (Oeuvre complète). Il y a 66 volumes parus. Et, là, j'ai apporté trois ou quatre volumes. Dans cette *Gesamtausgabe*, nous avons les cours que Heidegger a professés de 33 à 45. Cela fait 20 volumes. Et ces cours, sous des titres d'apparences philosophiques, comme par exemple *La question fondamentale de la philosophie* ou bien *De l'essence de la vérité* ou bien *Logique* ce sont des cours qui tout à fait ouvertement, explicitement, font l'apologie de la *Weltanschauung* du Führer, de la vision du monde du Führer, comme transformation radicale pour l'homme. Ce sont des cours qui exaltent la communauté *völkisch* du peuple allemand sous la *Führung* hitlérienne. Et voilà donc que Heidegger, après sa mort, a fait le plan d'une oeuvre telle que tout cet enseignement se trouve aujourd'hui présenté comme philosophique. Et là, je ne suis pas d'accord. C'est là où j'ai un point d'arrêt. Je dis que, pour moi, ces cours ne sont ni dans leur fondement, ni dans leur expression, philosophiques. Si on les inscrit dans le patrimoine de la philosophie du 20e siècle, c'est extrêmement dangereux. On en voit vraiment des effets parce que des auteurs comme Nolte ou Tilitski en Allemagne ou d'autres en France comme Beaufret et quelques autres, des auteurs qui, justement, reprennent cette oeuvre sans aucune distance critique, arrivent à des positions d'un révisionnisme radical.

**M.V. :** Pascal Ory et Philippe Lacoue Labarthe ?

**Pascal Ory :** Puisqu'il est question à plusieurs reprises de Descartes dans l'ouvrage et c'est à mon avis éclairant pour le cheminement de l'auteur.

**M.V. :** Heidegger recommandait qu'on n'enseignât plus Descartes.

**Pascal Ory :** Oui, c'est intéressant. A quel moment il le recommande ? C'est passionnant. Donc, je voudrais revenir sur la méthode de Emmanuel Faye qui me paraît excellente du point de vue du non philosophe que je suis et de l'historien que j'essaie d'être. C'est un retour à l'archive et en particulier à l'archive éventuellement inédite. Ce qui paraît énorme encore aujourd'hui. Il y a toujours des inédits voire des textes qui ont été manipulés à plusieurs reprises soit par Heidegger soit par ses successeurs. Retourner aux textes

dans la mesure du possible c'est quand même capital. Et puis, deuxième démarche à laquelle je suis évidemment sensible : ne pas oublier le contexte. Alors la démonstration extrême, c'est comment fait irruption Descartes au moment où la France connaît la défaite que l'on sait. Cela peut paraître étonnant comme rapprochement, mais cela se soutient tout à fait quand on lit le chapitre d'Emmanuel Faye sur le sujet. Quand on pense d'ailleurs aux célébrations qui ont précédé quelques années auparavant le tricentenaire, sauf erreur, des textes fondamentaux de Descartes en France et leur écho en Allemagne, cela se soutient tout à fait. Et l'on repère qu'il y a effectivement des stratégies même de carrière, à l'extrême limite, sans parler de cette phrase attribuée à Heidegger mais qu'il a sans doute dite : « Je dirais ce que je pense quand je serai professeur ordinaire ». Tout ça, ça compte. Et j'avoue que je tire mon chapeau parce que ce qui peut agacer parfois dans un certain nombre de discours -après, on pourra discuter des thèses de l'auteur, sur cette question ou sur d'autres - c'est qu'on aurait affaire à des objets isolés sur un petit nuage.

**M.V.** : Est-ce que, pour vous, le livre d'Emmanuel Faye invalide la philosophie de Heidegger ?

**P. O.** : Là, je ne le suivrais pas dans les conclusions dans la mesure où, il le dit clairement à la fin, Heidegger est un penseur fondamental du nazisme. Au fond, vous allez jusqu'à le dire. Et d'autre part vous dites : ce n'est pas un « penseur ». Moi en tant qu'historien je ne sais pas ce que cela veut dire : ne pas être un « penseur ». Je considère à l'extrême limite que même Julius Streicher est un penseur important. Le problème c'est : qu'est ce qu'on pense ?

**J. E. A.** : Emmanuel Faye dit qu'il n'y a pas de philosophie dans cette philosophie. Il arrive à produire cet oxymore !

**P. O.** : Vous mettez « Penseur » avec des guillemets et un P majuscule mais, surtout, vous pensez que dans un futur libre que vous appelez de vos voeux, vous le rappeliez à l'instant, c'est-à-dire [bien différent de] la manière dont on a éventuellement utilisé Heidegger après la guerre, comment il est devenu une

sorte d'icône. Mais pour le reste, Heidegger est un penseur et il faut penser Heidegger comme il faut penser Gobineau comme il faut penser Adolf Hitler.

**E. Faye** : Pour revenir au mot même de philosophie, qui est peut être plus aisé à discuter que le mot pensée, effectivement, à la lecture de ces cours notamment et des séminaires que j'ai aussi partiellement publiés, il ne m'apparaît pas qu'au fondement - et même le mot « fondement » est peut être trop noble -, à la racine de l'oeuvre de Heidegger il y ait quelque chose comme une philosophie. Je ne vois pas comment une philosophie pourrait être dans son intention explicite destruction de l'homme pris comme tel dans son universalité.

**P. O.** : Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?

**Philippe Lacoue-Labarthe** : Où avez-vous vu une destruction de l'homme ?

**E. Faye** : De l'homme comme tel dans son universalité. Quand on pose la question.

**P.L.L.** : Qu'est-ce que l'homme comme tel et dans son universalité ? Cela se discute. Je ne dis pas que j'ai des réponses. Je dis simplement que c'est une question. Une question philosophique. L'universalité de l'homme, qui est un concept daté avec des fondements pour le coup philosophiques très précis, bien établis. Est-ce que c'est un concept qu'on peut utiliser en philosophie aujourd'hui sans le reproblématiser ? C'est tout. C'est une question philosophique. Pour vous, cela à l'air d'être une chose réglée. Heidegger, dans tous ses cours, et là encore il faudrait quand même les dater, voir un petit peu ce qu'il a dit jusqu'en 1935, 36, 37 ; ce qu'il redit pendant la guerre ; ce qu'il dit juste à la fin de la guerre ; ce qu'il dit après. Tout ça c'est complexe, cela obéit à des préoccupations, comme on dit, stratégiques, extrêmement difficiles à débrouiller. Mais cela étant mis entre parenthèses, qui est un travail vraiment d'historien, si on analyse vraiment les textes, ce que vous ne faites pas, vous les citez, vous les détacher de leur contexte. Vous dites : le cours intitulé « Logique ». En effet, il y a des propositions atterrantes dans ce cours, mais il y a aussi de la philosophie. Qu'il y ait mis en cause de l'homme et d'un certain modèle d'homme, d'un certain concept

d'homme, d'une certaine essence de l'homme mis en place depuis, en gros, puisque vous avez travaillé là-dessus, depuis la Renaissance, consolidés au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup>, je suis bien d'accord. Mais pourquoi est-ce que ce concept d'homme né historiquement ne serait pas à problématiser aujourd'hui?

**E. Faye** : Puis-je répondre ? Si vous voulez problématiser l'universalité de l'homme, je suis d'accord avec vous, Philippe Lacoue-Labarthe, c'est l'oeuvre du philosophe et si nous le faisons, nous faisons un travail philosophique. Heidegger ne problématisé pas cette universalité de l'homme. Il l'écarte radicalement. Il en fait même un motif de dénonciation. Dans sa lettre sur Höningswald [professeur juif à l'université de Munich], lettre que j'ai traduite pour la première fois, page 65, il écarte d'un revers de la main Höningswald comme le « serviteur d'une culture mondiale indifférente et universelle », à laquelle Heidegger oppose la « culture » enracinée. Ce n'est même plus une culture, c'est un enracinement dans le sang et le sol. Là, le ton n'est pas celui d'une problématisation. C'est d'une grande violence!

**P. L. L.** : C'est de l'idéologie pure et simple. Je suis bien d'accord avec vous là-dessus. Des textes comme ça, bon, je l'aurais eu en face de moi, je lui aurais dit : « mais ça ne va pas » !

**E. Faye** : Il reste la question de savoir si le nazisme est une idéologie. Je pense que le nazisme est une entreprise de destruction radicale de l'homme.

**P. L. L.** : Pas de tout homme ! Pas de tout homme, vous le savez très bien !

**P. Ory** : Pas de l'Aryen avec un A majuscule !

**P. L. L.** : Pas de l'european. C'était hier. J'ai entendu cette phrase d'un type du NPD qui a été autorisé à parler au centre de Berlin, hier après midi, et qui a dit : « Nous ne pourrons sauver l'Europe que si de nouveau il y a le Troisième Reich. »

**E. Faye** : Allemand, bien sûr.

**M.V.** : Le Reich, Heidegger, il aurait souhaité qu'il se poursuive jusqu'en 2005 !

**P. L. L.** : Appelez ça comme vous voudrez, mais moi, j'appelle ça de l'idéologie. Et je pense en plus que cette idéologie a une base philosophique, malheureusement.

**E. Faye** : Nous avons des positions extrêmement différentes. En effet, Heidegger, dans sa réponse à Cassirer en 1929, dans la controverse de Davos, refuse la vision marxiste de l'idéologie en disant que la philosophie ne produit pas de *Weltanschauung*, de vision du monde : mais à la racine dit-il de toute philosophie il y a une « vision du monde », il y a une *Weltanschauung*. [Il dit donc l'inverse de ce que vous soutenez] Et ça, c'est vraiment ce que Heidegger pense, au moins dès 29.

**P. L. L.** : Jusqu'à quand ?

**E. Faye** : C'est ce qu'il faut justement expliquer.

**P. L. L.** : S'il y a un concept qu'il a démolí de manière systématique c'est le concept de *Weltanschauung* !

**E. Faye** : La *Weltanschauung*, dans le cours de l'hiver 33-34 que j'ai sous les yeux, est encore absolument défendue. Et en 38 encore, Heidegger...

**P. L. L.** : Je suis bien d'accord.

**E. Faye** : ...lorsqu'il est en discussion problématique avec le bureau de Rosenberg pour l'édition de Nietzsche, il dit qu'un contrôle « *weltanschaulich* » des écrits, un contrôle sur la « vision du monde » est quelque chose de nécessaire. En 38 encore ! Après la guerre, il a été édité un texte qui a beaucoup été lu et qui s'appelle « L'époque les conceptions du monde » qu'il dit avoir été écrit la même année. Simplement, il ne l'édite qu'à la fin des années quarante.

**P. L. L.** : Vu le régime quand même !.. Je veux bien suspecter Heidegger de beaucoup de choses, y compris d'avoir falsifié certains textes. Ça, j'en étais sûr depuis vingt ans. Jeffrey Barash m'avais dit : « tu sais, la dernière page

du cours de 35, *Introduction à la métaphysique*, elle a disparu des archives ».

**E. Faye** : Effectivement !

**P. L. L.** : Dès qu'il m'a dit cela, lui qui connaît des gens qui connaissaient très bien Heidegger, [je me suis dit] : qu'est-ce qu'il a fait, le frère, Fritz?

Qu'est-ce qu'il a fait, Heidegger ? Je le savais, qu'il y avait des falsifications. Bon, maintenant, qu'il ait écrit ce texte en 38, *L'époque des conceptions du monde*, c'est plausible. Simplement il ne pouvait pas le publier, c'est tout. Dans un régime pareil, vous ne pouvez pas publier n'importe quoi.

**E. Faye** : Je vais vous donner un exemple qui m'amène à douter parfois de ce genre de textes qui sont à mon avis moins fiables dans leur datation que les cours. C'est l'exemple du paragraphe XXVI du *Dépassemement de la métaphysique*,

un texte publié au début des années cinquante [d'abord en 1951 dans les Cahiers Barlach publiés par Egon Vietta, puis en 1954 dans les *Essais et conférences*]. Ce paragraphe XXVI a déjà l'air de critiquer le Führer, etc. Quand Heidegger l'avait publié pour la première fois en 1951, il disait que ce texte était de 1939. Or Silvio Vietta, qui est l'un des plus heideggériens que l'on puisse trouver, mais qui a le mérite d'être un peu philologue, s'est aperçu que ce texte parle du prix donné par la ville de Francfort à un chimiste. Or, ce prix a été donné le 28 août 1942. Donc, le texte, tel qui a été publié en 1951, a été écrit - au moins en partie - à la fin de l'année 1942, ce qui change tout, puisqu'à la fin de l'année 42, tous les discours des intellectuels national-socialistes virent à partir du moment où ils s'aperçoivent que le Front russe tient bon. Là, il y a une véritable *Kehre*, un tournant, mais il est stratégique.

**M.V.** : Vous dites : qui consiste à ce que Heidegger euphémise, qu'il commence à euphémiser.

**P. L. L.** : Non, non : il suit de très près l'actualité, il suit la progression de la guerre. C'est un opportuniste né !

**M. V.** : Dès les années 20 il est très proche de philosophes qui feront le bonheur du nazisme.

*Est évoqué un texte de Heidegger sur « La pauvreté », de 1945.*

**E. Faye** : C'est un très bon exemple.

**M. V.** : C'est un texte qui est édité, traduit et présenté par vous, Philippe Lacoue-Labarthe, à Strasbourg.

**E. Faye** : Très rapidement. C'est intéressant : là, on voit vraiment le changement de discours. En 1940, dans les textes sur Jünger, qui viennent de paraître dans le tome 90 des *Oeuvres complètes* - je les ai lus [alors que je terminais la rédaction] de mon livre et les ai insérés à ce moment-là -, Heidegger dit qu'on entre dans les « zones de décision ». Visiblement, c'est la Seconde Guerre mondiale qui va être la « décision ». En 1945, en juin 45, le discours change complètement. Et que dit Heidegger ? « Les guerres ne sont pas en mesure de décider historiquement des destins. Même les guerres mondiales n'en sont pas capables. » Et ça, on aurait souhaité que Heidegger le dise en juin 1940, au moment où, au contraire, à la fin de son cours sur « Le nihilisme européen », il exaltait la « motorisation de la Wehrmacht ».

**P. L. L.** : Non ! Alors ça non. Il y a quand même une question qui se pose.

**M. V.** : Citons : juin 34, c'est page 169 du livre d'Emmanuel Faye, en 34, hiver 34. « Lorsque l'avion conduit le Führer de Munich à Venise jusqu'à Mussolini alors advient l'histoire. »

**E. Faye** : C'est dans un cours de philosophie !

**P. L. L.** : C'est accablant. Qu'est-ce que disait Lukacs à la même époque ?

**E. Faye** : Oui, mais cela ne dédouane pas Heidegger !

**P. L. L.** : Non, cela ne dédouane absolument pas Heidegger. Posons la question de ce qu'ont fait les philosophes, les intellectuels pendant la période dite des totalitarismes et de la guerre mondiale.

**M. V.** : C'est le même cas que celui de Platon soutenant le tyran de Syracuse.

**P. L. L.** : Il y a eu des résistants, bien sûr, mais il y en eu d'autres ont accompagné le mouvement. Essayons d'analyser cela.

**M. V.** : Justement Philippe Lacoue-Labarthe est-ce que dans ces cas là, vous qui faites partie des gens qui ont lu, critiqué, pris des distances politiques...

**P. L. L.** : Notoires !

**M. V.** : ... notoires, avec certains aspects de la pensée, de la philosophie de Heidegger, comment défendez-vous, expliquez-vous ce qu'on pourrait appeler, comme problématique, l'autonomie de la pensée ? Qu'est-ce qui demeure chez vous de très important et qui a nourri de très nombreux philosophes français après la Seconde Guerre mondiale, qui savaient l'engagement, peut être moins que ce qu'on sait aujourd'hui, et même beaucoup moins, évidemment - attention aux anachronismes - mais qui ont défendu, qui ont enseigné Heidegger à l'Université ? Comment vous faites effectivement, vous, la distinction et l'enrichissement d'un côté d'une philosophie de Heidegger, tout en laissant de l'autre celui qui a dit que « l'histoire advient » quand « l'avion conduit le Führer de Munich à Venise » ou qui dit beaucoup d'autres choses qui transposent la différence ontologique ?

**P. L. L.** : L'État et le peuple.

**M. V.** : Qui dit qu'il faut cultiver l'*eros* du peuple, qui dit : l'État, c'est l'Etre et l'étant, c'est le peuple, qui transpose la philosophie de *Etre et Temps*. Alors, Philippe Lacoue-Labarthe ?

**P. L. L.** : Alors, écoutez, si je peux être net, cela, à mes yeux même, à la limite grossier, cela est de l'ordre de la pure et simple connerie !

**M. V.** : Cela n'a pas d'importance.

**P. L. L.** : Je ne dis pas ça. C'est de la bêtise. C'est de la bêtise, c'est de la cécité politique ! C'est inadmissible! C'est un type très faible, j'imagine, très faible. Comme ça, pour moi, c'est absolument condamnable. Je ne suis pas

pour expurger les bibliothèques du monde, mais lisons cela, lisons cela. Voyons comment un type dont la pensée est de cette dimension est capable de s'abaisser à sortir des âneries de ce type. Bon, ça c'est une chose.

**M. V.** : « Bêtise » : expression qu'il a utilisée après la seconde guerre mondiale.

**P. L. L.** : La *Dumheit*, oui, la grande bêtise, *grosse Dumheit*, oui, grande bêtise pour lui. Je crois que pour le reste, non, non, non. Cela étant dit là-dessus, je suis parfaitement honnête, il y a des choses absolument inadmissibles, vous les citez, Emmanuel Faye. Très bien. Bon. Deuxièmement, cela n'invalider pas du tout à mes yeux ce qu'il y a, je dirais, et je tiens encore à la distinction, - elle est un peu stupide, il faudrait l'interroger, la questionner, il faudrait un autre mot, elle est commode pour parler vite - entre idéologie et pensée. Cela n'invalider pas absolument ce qu'il y a de pensée réelle chez Heidegger.

**M. V.** : Autonomie de la pensée ?

**P. L. L.** : Ce n'est pas l'autonomie de la pensée. C'est la question de l'être, la question du sens de l'être, la vérité de l'être, la difficulté que Heidegger a traversée pour revenir aux sources de la métaphysique y compris, au passage, avec certaines bêtises. Y compris, y compris. Il y a aussi des bêtises dans Hegel. Il y en a des grandes. Il y en a partout des bêtises.

**P. O.** : Il n'a jamais été autant questions de bêtises, dans cette émission, qu'à propos de Heidegger.

**P. L. L.** : Mais non ! Rendez-vous compte, tout de même, ce que devait être d'enseigner de continuer à faire de la philosophie dans les conditions qui étaient celles du Troisième Reich entre 1933.

**P. O.** : Ce qui était pire c'était d'être exclu de l'Université !

**P. L. L.** : Il n'a pas osé. Il n'a pas osé se laisser exclure. Il n'a pas osé partir. Il voulait rester là. Et là c'est son côté complètement paysan archaïque, souabe, misérable.

**M. V.** : Il y a des paysans, pendant la seconde guerre, qui ont été beaucoup moins archaïques que cela quand même !

**P. L. L.** : Oui, je sais bien.

**E. F.** : Si je peux ajouter un point capital c'est que, certes, enseigner en 1933, ce n'était pas facile, mais que Heidegger reprenne les cours qu'il a donnés en 1933, qui sont des cours ouvertement hitlériens, qu'il les publie maintenant dans la *Gesamtausgabe* comme son oeuvre, qu'il laisse cela comme legs pour nous et pour les étudiants à venir, c'est extrêmement grave parce que, aujourd'hui, on trouve des thèses dans lesquelles les étudiants commentent des textes heideggériens les plus durs comme si c'était la *Critique de la raison pratique* de Kant.

**P. L. L.** : Cela peut s'interpréter de deux manières. Ça peut aussi être un acte, tardif, d'un relatif courage : « Bon, c'est vrai, j'ai dit ça ! ».

**E. F.** : Il n'y a aucun déni, aucune prise de distance.

**P. L. L.** : Attendez ! Tout le travail qu'il a fait après la guerre, c'est quand même un travail.

**E. F.** : Tous les éditeurs, Tietjen, le fils Heidegger, disent dans l'édition même de ses cours : « il y a un [fossé] infranchissable entre la pensée de Heidegger et le nazisme ». Ils disent cela alors même qu'il fait dans ses cours l'apologie de la vision du monde du Führer !

**M . V.** : Rappelons qu'il y aura procès, qu'il sera écarté de l'université pendant 7 ans juste après la Seconde Guerre mondiale. Vous parlez d'étudiants Philippe Lacoue-Labarthe : écoutez, regardez, il y a ici Jean-Edouard André qui est donc l'auteur d'une thèse tout récemment soutenue sur Heidegger, sur *La récurrence du thème de la liberté dans l'œuvre de Martin Heidegger* à Paris VIII. Comment vous réagissez par exemple à ce qui se dit, à ce que vous avez lu qui est un gros livre complet, un gros paquet qui s'appuie sur des recherches historiques sérieuses. Alors, sur Heidegger ?...

**J. E. A.** : Comment réagir par rapport à ça ? Je crois que Emmanuel Faye a tout à fait raison de nous interroger sur le trajet particulier de Heidegger et il a particulièrement raison de souligner que c'est dangereux. Ceci dit E. Faye, dans son livre, je suis assez spécialisé sur les premiers écrits de Heidegger, E. Faye donc...

**M. V.** : Les premiers écrits, ça veut dire quelle date ?

**J. E. A.** : Ca veut dire 1927, *Etre et temps*. Vous abordez et vous liquidez *Etre et temps* en quatre pages et pour vous donc, ça va du « souci », avec cette phrase justement pas très anecdotique, mais cette phrase pas très importante qui parle de la nécessité qu'il y a à ne pas mélanger les cultures à propos des perceptions sur l'existence à la fin des paragraphes consacrés au souci, et vous faites terminer l'ensemble de votre résumé sur la *Gemeinschaft*. En d'autres termes, il y a et il ne peut y avoir que souci d'établir la pureté d'un profil d'individus et ce en vue de la communauté du peuple laquelle, bien sûr, pour vous est connotée, elle est nazie. Moi je crois si vous voulez, vous avez bien raison.

**M. V.** : Emmanuel Faye fait la distinction. Il dit que dans la façon dont Heidegger - moi je parle sous votre contrôle - emploie le mot *peuple*, il n'est pas forcément fait référence au rôle du peuple dans son acception romantique «dixneuvièmiste», mais dans son acception national-socialiste en l'occurrence.

**P. L. L.** : Vous faites une grande différence ? D'où ça vient, le peuple national-socialiste ?

**J. E. A.** : Ce qui me semble important de souligner, c'est l'état du commentaire actuel sur l'oeuvre. C'est un problème de compréhension et d'explication. On ne sait pas exactement comment prendre l'œuvre ni par où la prendre. Philippe Lacoue-Labarthe est le gardien justement donc d'une interrogation qu'il a eu le mérite de maintenir durant des quantités et des quantités d'années en lieu et place qui disait ceci : la question est de savoir exactement ce que Heidegger met entre théorie et pratique. La question est celle là. La question est donc de savoir ce qu'il y a de concret, ce qu'il a d'exploitable...

**P. L. L.** : Exploitable !

**J. E. A.** : ...d'exploitable ou d'empirique au détriment d'une certaine tradition ou d'un école qui justement n'a jamais interrogé par exemple les écrits les plus tardifs de Heidegger sur la technique, sur la cybernétique, qui sont des écrits relativement actuels et qu'à mon avis il faut mettre en relation avec le principe de l'ontologie fondamentale autour de la question de l'homme.

**E. Faye** : Jean Edouard André, vous m'avez envoyé votre thèse. J'en ai lu ce que j'ai pu, notamment le paragraphe 65 et toute la fin. En fait, vous avez une lecture qui est extrêmement grave. Vous marquez une continuité totale entre *Etre et temps* et les discours de 1933 et donc, pour vous, l'authenticité du *Dasein* de *Etre et temps* s'accomplit dans l'Etat que vous appelez du «socialisme national», parce que vous reprenez la traduction que F. Fédier faisait en 1995 du *nationalsozialistische Staat*. Donc, vous ne dites pas «État national socialiste» mais vous dites «État du socialisme national».

**P. L. L.** : On peut dire aussi «révolution conservative».

**E. Faye** : A ce moment-là, on arrive à des phrases (je vous cite page 495) où vous dites : « l'État du socialisme authentique national doit finalement faire obstacle aux fonctions totalisantes de la mondialité ». Or, si vous prenez l'allemand c'est du *nationalsozialistische Staat* qu'il s'agit, donc de l'État nazi !

**J. E. A.** : Vous faites le même travail que dans votre livre, monsieur!

**E. Faye** : C'est extrêmement [problématique]. Ce que je voulais indiquer, et c'est très important, c'est que vous êtes vraiment dans la continuité : le seul point sur lequel nous serions peut-être d'accord, c'est que vous pensez qu'il y a une continuité entre 1927 et 1933. Cela rejoint donc ma lecture de *Etre et temps*, qui indique que dans 1927, il y a déjà les prémisses de ce qui sera répondu en 1933. Je n'ai jamais écrit que *Sein und Zeit* était un livre nazi. Certains, sur France Culture, l'ont dit. Je n'ai pas dit cela ! J'ai dit qu'il y a dedans des termes qui annoncent ce qui va être dit par Heidegger en 1933.

Il met *Gemeinschaft* et *Volk* dans le paragraphe 74 et, en 1933, il inverse l'ordre et dit : *Volksgemeinschaft* : « communauté du peuple » !

**M. V.** : Jean Edouard André ?... Philippe Lacoue-Labarthe ?...

**J. E. A.** : J'aimerais bien répondre. Vous partez du principe, effectivement, que je lis la continuité. Tout au moins j'essaie de construire justement un lien de continuité entre certaines élaborations. Et je vous avoue que ce qui rend critique votre approche, c'est d'avoir omis par exemple - alors que cette approche-là est quand même très présente dans le commentaire - d'avoir omis par exemple les alinéas 362-363 consacrés à la science, d'une manière générale, qui expliquent à quel point effectivement la zone de combat ou la zone d'élaboration de la pensée de Heidegger vise les sciences. Elle les vise dans un rapport à la tradition de la philosophie qui est lui-même clairement établi. Il s'agit de revenir à la critique de la *sophrosuné* par Platon. Il s'agit aussi de revenir éventuellement à de nouvelles élaborations du domaine de pertinence de la *phronesis*, donc de la prudence aristotélicienne. Il y a quelque chose que vous omettez gravement c'est que on ne peut pas lire aujourd'hui *Sein und Zeit* sans lire la référence explicite aux sciences, sans lire effectivement le travail qui va construire la proposition suivante : la philosophie est science critique des sciences. Et elle le fait dans un rapport contigu entre science et compréhension quotidienne. En d'autres termes, elle le fait pour évaluer à nouveau les sciences dans leur rapport à ce qu'elles expriment en termes d'axiomes et dans un rapport aux compréhensions quotidiennes parce que tout ça, finalement, finit par obstruer la compréhension qu'on peut avoir de soi. Même, la compréhension qu'on peut avoir du monde quotidien. Il me semble que c'est la proposition la plus intéressante à retenir.

**E. Faye** : Voyez-vous, ce qui est vraiment grave, c'est que, j'en suis d'accord, il y a tout une thématique du « *Wissen* » (savoir) chez Heidegger ; le problème, c'est que vous ne citez les textes que dans la traduction de Fédier. (Dans la bibliographie, vous citez bien le tome 16 dans lequel il y a tous les discours nazis en allemand et bien d'autres que ceux que vous citez.) Et là, que dit Heidegger sur « *Wissen* » ?... que le mot « savoir », ou « science »,

doit être pris dans un nouveau sens qui est national-socialiste. Voilà ce qu'il défend en 1933. On ne peut pas prendre ces textes aujourd'hui comme des textes philosophiques.

**B. Tackels** : Moi, je voudrais prendre appui sur la petite discussion qui vient d'avoir eu lieu entre vous pour montrer à quel point elle est au coeur du problème. C'est que là on est entre spécialistes et que tout le problème c'est de passer d'une théorie à l'action. Qu'est-ce que c'est que ce rapport complexe et problématique ? Vous venez de le dire : de la théorie à l'action, et c'est bien tout l'enjeu de Heidegger depuis le début jusqu'à la fin. Heidegger, au fond c'est quelqu'un qui tente une action. Qui tente quelque chose comme une mise en oeuvre, une opération dans le réel de ce que c'est que la philosophie. Il pense que la philosophie a des ressorts pour transformer le réel. S'il on veut s'en tenir à des équations simples, et je pense quand même - et cela Philippe Lacoue-Labarthe, depuis très longtemps, le montre -, que c'est cette équation là qui s'affole, c'est cette équation là qui ne marche pas qui ne peut qu'aller vers le pire.

**P. L. L.** : C'est un échec.

**B. T.** : C'est un échec.

**P. L. L.** : Il l'a reconnu.

**B. T.** : Il l'a reconnu. C'est de cela que j'aimerais vous questionner plus avant, Emmanuel Faye. Cet échec reconnu, que devons nous en faire ? Est-ce que nous devons du coup à notre tour, et j'entends tout de même un peu ça dans votre démarche, pas forcément les brûler mais mettre ses livres de côté, sous scellés, avec des clés qui seraient alors confiées à certains et pas à d'autres. Vous voyez, le problème dans lequel on se trouve. Ou est-ce qu'il vaut mieux largement patauger, un peu, mais peut-être en essayant de sortir de la spécialisation, en se demandant des choses extrêmement simples, c'est qu'au fond, est-ce que le mot *métaphysique*, qui a conduit toute la philosophie d'Europe, depuis les Grecs, est-ce que ce mot là vous le gardez ou vous le jetez ? Est-ce qu'il est forcément catastrophique ou est-ce qu'il peut nous

aider à avancer politiquement ? C'est ce que je ne sens pas dans votre livre. Vous reprochez à Heidegger de ne pas produire une philosophie, ou plutôt de broyer la philosophie à cause de sa « national-socialisation » et donc à aucun moment je ne vois poindre quelque chose comme l'élément, la lueur d'une philosophie à venir. Je ne vois plus très bien ce que vous entendez par philosophie au terme de la lecture de votre livre. Je tiens aussi à le dire très argumenté, très riche sur le plan de l'archive, et, il faut le dire, accablant, et on pourrait, là aussi, employer un mot très vulgaire : totalement « débiquetant ». On est d'accord là-dessus. Mais la lueur d'une pensée à venir, je ne la vois pas.

**E. Faye** : Je comprends qu'il y ait un certain vide. Evidemment, si on dit que le fondement de l'oeuvre de Heidegger n'est pas philosophique, étant donné l'influence qu'il a eu, mais sur des bases qui étaient beaucoup moins averties qu'aujourd'hui, il y a forcément un certain vide. J'insiste sur le fait. Je pense que le travail que j'ai entrepris, dans cette investigation qui m'a demandé pas mal d'années, est un travail philosophique et critique sur le fondement d'une oeuvre, et la philosophie a pour tâche de réfléchir sur de tels textes. Maintenant, l'usage que Heidegger fait du mot « métaphysique » me fait penser à ce que Victor Klemperer disait du mot « histoire » - le linguiste qui parlait d'une langue du IIIème Reich, qu'il appelle LTI [*lingua tertium imperii*] - c'est-à-dire que c'est un mot qui n'a plus de densité philosophique, mais qui est malheureusement nazifié quand on dit, comme le fait Heidegger, que la « sélection raciale » est « métaphysiquement nécessaire », ou que « la motorisation de la Wehrmacht est un acte métaphysique ».

**P. L.L.** : Ca dépend dans quel contexte c'est dit. C'est quand même une phrase critique.

**M. V.** : Alors attendez.

**P. L. L.** : Le mot « métaphysique », à cette époque là, est un mot critique.

**E. Faye** : C'est beaucoup plus ambivalent. Il sera critique après 1943.

**P. L. L.** : Non.

**E. Faye** : En 41-42 c'est beaucoup plus ambigu.

**P. L. L.** : Il l'est déjà pour une large part. Le programme du « pas en arrière » dans la métaphysique est entièrement élaboré même si le mot « pas en arrière »,

qui dit bien les choses du point de vue politique, n'est pas encore introduit.

**E. Faye** : C'est quand même faire de la ségrégation raciale quelque chose d'inéluctable, qui est inscrit dans l'être même.

**P. L. L.** : Qui est inscrit dans le destin de la métaphysique.

**E. Faye** : C'est effroyable.

**P. L. L.** : Mais non, qui est inscrit dans un certain nietzschéisme, je dis pas dans Nietzsche, mais dans un certain nietzschéisme.

**E. Faye** : La responsabilité en est imputée à Descartes et à Platon : c'est quand même monstrueux ! Le racialisme nazi [remonterait selon Heidegger jusqu'à eux] !

**P. L. L.** : J ai remarqué, parce que c'est un texte qui m'intéresse depuis longtemps, le fameux texte où Descartes dit nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature ... ».

**E. Faye** : « ... comme... ».

**P. L. L.** : « ... comme maîtres et possesseurs de la nature », dont Beaufret a fait des commentaires.

**E. Faye** : Heidegger le premier.

**P. L. L.** : Et Heidegger aussi. Vous dites : cela intéresse la médecine. Oui, cela intéresse la médecine, cela intéresse la biologie.

**E. Faye** : C'est Descartes qui a ensuite un très beau développement sur la médecine.

**P. L. L.** : Bien sûr, je le sais.

**E. Faye** : Ce n'est pas du tout un projet technique. Il dit : ce n'est pas pour le bien-être de nos ingénieurs, c'est pour assurer « la conservation de la santé ».

**P. L. L.** : Cela peut aller très loin la préservation de la santé.

**E. Faye** : C'est loin de la « santé du peuple » de Heidegger, en tous cas !

**M. V.** : Je voudrais vous faire écouter une lecture extrêmement critique de votre livre et notamment autour de cette phrase de Heidegger connue donc comme la plus polémique : « la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire », phrase que vous reprenez, Emmanuel Faye, dans votre livre. Hadrien France-Lanord, qui est professeur de philosophie à Rouen, auteur notamment de *Celan et Heidegger, le sens du dialogue*, explique que cette citation de Heidegger est tronquée et que en réalité la phrase dans son entier dit exactement le contraire de ce qu'elle dit dans le raccourci que vous en faites, vous, Emmanuel Faye. Hadrien France Lanord (*intervention enregistrée*):

**H. F. L.** : Il s'agit effectivement d'un point central dans le livre de Emmanuel Faye. Il est simplement asséné comme un slogan, page 180, la première occurrence. Il s'agit d'un cours sur Nietzsche de 1941-42 dont Adeline Froidecourt vient de proposer une magnifique traduction aux éditions Gallimard. Emmanuel Faye écrit alors, page 180, que Heidegger n'hésite pas à soutenir que, citation « La sélection raciale est métaphysiquement nécessaire », fin de citation. Rien n'est précisé ici quant au contexte d'où a été extrait ce fragment ni quant à son sens. La phrase est à nouveau assénée page 181 sans plus de précision. Voici ce qu'écrit Emmanuel Faye : « la justification ésotérique et meurtrière de la sélection raciale dont Heidegger dira bientôt le caractère, citation, « métaphysiquement nécessaire », fin de citation, en 1942 l'année même où se décidera la solution finale. Un lecteur qui n'est pas averti ici reçoit ça comme un véritable choc et ne peut que fermer à jamais les ouvrages de Heidegger. Mais Emmanuel Faye ne dit rien quant à la citation qui

revient en tête du chapitre 9 qui s'intitule rien moins que « De la justification de la sélection raciale au négationnisme des Conférences de Brême».

Et là figure en épigraphhe au chapitre à nouveau la citation truquée de Emmanuel Faye, c'est-à-dire « Le principe de la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire. » Je tiens à signaler que Emmanuel Faye cite cette phrase sans indication de coupure dans le texte français, ce qui fait qu'un lecteur non germaniste ne peut pas savoir que la phrase est purement fabriquée par Emmanuel Faye. Il faut à ce sujet citer la phrase en son entier et donc se reporter au volume ce que malheureusement peu de lecteurs français feront. Voici la phrase intégrale, citation de Heidegger : « C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient vérité de l'étant en entier qu'est possible et donc métaphysiquement nécessaire le principe sur lequel s'instaure une sélection raciale. » Fin de citation. On comprend à la lecture entière de la phrase de Heidegger qu'il s'agit donc d'une critique intégrale du régime nazi en tant que nihilisme et accomplissement de la subjectivité inconditionnelle de la volonté de puissance. Ma question est : que cache ce procédé de Emmanuel Faye. De quoi a-t-il peur ? Pourquoi ne veut-il pas citer intégralement les textes de Heidegger et pourquoi ne procède-t-il qu'avec des repérages de mots, flashes qui aveuglent le lecteur français et donc tout le livre.

**E. Faye :** Sur la sélection raciale, ce qui est capital de voir et que ne dit évidemment pas Hadrien France-Lanord, c'est que sur la sélection raciale je consacre les pages 459 à 484. Donc les appels au début sont extrêmement brefs, mais c'est là que l'analyse a lieu et il n'en dit pas mot. Il y a quand même 25 pages ! Et là, j'analyse des textes qui sont encore inconnus en Français alors que ce texte sur la sélection raciale est bien connu : il figure dans le Nietzsche publié en 1961 ! Donc, nous le connaissons depuis 40 ans. Par contre, les textes de « *Koinon* » qui développent la même pensée, la même monstruosité, et puis les textes sur Jünger qui sont disponibles en allemand depuis quelques mois, ceux là je les traduits, je les analyse longuement, et c'est là que nous avons un contexte général dans lequel on a Heidegger qui présente ce qu'il appelle la pensée de la race » (*Rassegedanke*), ou la doctrine de la

prééminence de la race comme une nécessité inéluctable qui découle de la pensée métaphysique occidentale. Et ça, pour moi, c'est quelque chose de tout à fait monstrueux. Dans les textes sur Jünger, c'est [pour Heidegger] extrêmement positif. Il parle de l'essence non encore purifiée des Allemands et de l'*'être-race'* (*Rassesein*) d'une façon qui n'est pas critique. C'est ça que ne veut pas voir Hadrien France-Lanord, parce que c'est terrible. Regardez ces textes.

**P. L. L.** : Page 461, c'est vous-même qui le citer : « Le fondement métaphysique de la pensée raciale n'est pas le biologisme mais la subjectivité (à penser métaphysiquement) de tout être de quelque chose d'étant (la portée du dépassement de l'essence de la métaphysique et de la métaphysique des temps modernes plus particulièrement). » On ne peut pas être plus clair !

**E. Faye** : Il dit dessous : « pensée trop grossière de toutes les réfutations du biologisme, donc en vain ».

**P. L. L.** : Et bien oui.

**E. Faye** : Si vous voulez, Heidegger entend être celui qui justifie, jusque dans ses racines, le racisme comme inéluctable.

**P. L. L.** : Non : comme étant inéluctable pour la civilisation occidentale en tant qu'elle est sous-tendue depuis le début et en particulier depuis le tournant des Temps modernes, c'est-à-dire depuis ce qui s'est passé entre Galilée et Descartes par le projet techno scientifique. Ça aboutit au racisme, voilà.

**E. Faye** : Il n'y a aucun racisme chez Descartes.

**P. O.** : Si on déplace la lecture vers les chapitres concernant le séminaire inédit sur Hegel et l'État, là, je pense qu'on peut être d'accord pour dire qu'on a un bel exemple de la contribution de quelqu'un qui a quand même cherché à être conseiller du prince. Il échoue. Son échec est intéressant mais n'invalidé pas la thèse de Emmanuel Faye, à mon avis, de [la contribution de Heidegger] à la « philosophie du droit » du Troisième Reich. Vous nous rappelez ou ce qu'il faut apprendre à certains c'est que Heidegger figure avec d'autres

parmi les membres de l'Académie pour le Droit Allemand du redoutable Frank et en particulier de la Commission de la philosophie du droit.

**E. Faye :** Avec Streicher, Schmitt, Rosenberg.

**P.O. :** Il y a des textes qui montrent, vous montrez bien sa différence avec Carl Schmitt mais en même temps il est tout contre lui. Je ne reviens pas sur la question de la race. Sur le rapport à Carl Schmitt c'est précisément parce qu'il discute et débat avec Carl Schmitt qu'il participe de la philosophie du droit du Troisième Reich. Je trouve que c'est très convaincant. C'est accablant sur la contribution d'un philosophe, que je considère comme un penseur éminent, au fonctionnement d'un État, en l'occurrence d'un État totalitaire. Ils sont, j'ajoute, des milliers comme ça d'historiens, de médecins, de musiciens etc. qui contribuent.

**E. Faye :** Je suis content de votre intervention parce que ça nous rappelle que le racisme nazi, qui trouve un moment capital dans les lois de Nuremberg, ne vient pas d'un fondement philosophique qui remonterait à Descartes et Platon, mais est dû à des intellectuels criminels qui mettent en oeuvre dans le droit, dans la médecine, des notions que, effectivement, malheureusement, Heidegger a cautionnées en travaillant aux côtés de Frank, de Streicher et de Schmitt dans cette Commission pour la philosophie du droit dans laquelle il était actif.

**P. L. L. :** Alors là, il y aurait beaucoup à dire historiquement sur la généalogie de ce genre d'idéologie de la race du Troisième Reich qui provient d'une certaine lecture de Nietzsche, d'une certaine lecture du romantisme etc. Cela serait trop long. J'ai trois points sur lesquels je voudrais vraiment revenir. Le premier, c'est parce que, en dehors du fait que « métaphysique » à mon sens c'est déjà critique, à l'époque de la guerre, c'est le fameux texte, un des rares textes où Heidegger parle de l'extermination. J'ai été le premier, quand j'ai écrit mon petit bouquin en 87, qui est paru en 88 sur la fiction du politique, à prendre connaissance de la fameuse phrase : « Les chambres à gaz c'est la même chose que l'agriculture motorisée etc. » J'ai été le premier à être scandalisé par cette phrase jusqu'au jour où Derrida, je me souviens très bien, c'était à un colloque à Heidelberg avec Gadamer, avec Rainer Will - grand

colloque, public, une grande soirée - Derrida m'a dit : « tu sais, on peut lire la phrase à l'envers. C'était pour dire : la technique nivelle tout ». Et puis je tombe sur ce texte que je ne connaissais pas, que cite Emmanuel Faye, page 492, où « des centaines de milliers, je cite, meurent en masse, meurent-ils ? Ils périssent meurent ils ? » Il y a trois fois la question « meurent-ils ?»

Cela veut dire aussi bien que dans les camps d'extermination, on a privé des millions de gens du droit à la mort, c'est-à-dire de la mort telle que *Sein ou Zeit* la définissait, c'est-à-dire comme la possibilité la plus propre du *Dasein*. Qu'on interroge ensuite, et ça je crois c'est une tache philosophique qui nous incombe, ces analyses de *Sein und Zeit* sur la mort avec lesquelles en effet je crois que l'on peut encore questionner. De même qu'on peut questionner les chapitres sur la résolution, de même qu'on doit questionner absolument le passage du *Dasein* à la *Gemeinschaft*.

**M. V.** : Vous laissez répondre Emmanuel Faye. C'est trop important.

**E. Faye** : C'est trop important. Ce que je voulais dire, c'est que certains commentateurs heideggériens qui on écrit sur ce point ce sont efforcés de justifier ces développements sur le « *Sterben sie ?* » en les lisant comme on pourrait lire, par exemple, les pages très fortes écrites par Adorno dans sa *Dialectique négative* à propos d'Auschwitz, où Adorno montre comment l'individu est dépossédé de sa mort. Mais Heidegger dit tout autre chose. Il s'attarde à peine sur les conditions d'anéantissement des victimes. Ce qu'il soutient c'est, de manière extrêmement obscure et nébuleuse que « l'homme peut mourir si et seulement si l'être lui-même approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être à partir de la vérité de son essence ». Que comprendre à ce jargon où le mot *Wesen*, « essence », est répété trois fois ? L'homme ne peut mourir, ne peut être dénommé mortel que s'il est par essence dans l'abri de l'essence de l'être. Or, l'usage que fait Heidegger dans ses textes sur Jünger ou que fait Oskar Becker, qui est son disciple, c'est un usage du mot *Wesen* qui est explicitement racial.

**P. L. L.** : Non.

**E. Faye** : Si, vraiment !...

**P. L. L.** : Comment traduire « *ousia* » en allemand ?

**E. Faye** : Il ne s'agit pas de l' « *ousia* » grecque. Quand Heidegger parle de « l'essence non purifiée des Allemands » dans ses textes sur Jünger on n'est plus dans l'*ousia* d'Aristote, malheureusement, et là...

**P. L. L.** : On n'est plus dans l'*ousia* d'Aristote mais on est dans l'*ousia* quand même. ..

**M. V.** : On arrive au terme de l'émission. Donc il y a...

**E. Faye** : Là, c'est extrêmement grave.

**P. L. L.** : Je suis très critique vis-à-vis de Heidegger mais là je ne peux pas suivre.

**M. V.** : Un dernier mot Jean Edouard André ?

**J. E. A.** : Juste le mot de la fin. Parce que, visiblement, vous n'avez pas compris grand-chose à *Sein und Zeit*. Il est tout à fait question d'autre chose puisque, on le sait, derrière le souci, il se cache bien sûr d'autres notions en mouvement. Je peux vous dire que le *Dasein*, c'est aussi un mécanisme cognitif qui est à mettre en relation avec la technique et le déploiement de possibilités justement nouvelles dans la technique. En d'autres termes ..

**M. V.** (Marc Voinchet rappelle les éléments biographiques de Heidegger).

**P. O.** : Il est tout de même au coeur du système.

**E. Faye** : Heidegger parle du « nouveau droit des étudiants ». Vous citez cela tranquillement. Or qu'est-ce que ce nouveau droit des étudiants ? C'est un *numerus clausus* antisémite et raciste. C'est terrible.

**P. L. L.** : C'est terrible.

**E. Faye** : Vous ne pouvez pas...

**P. L. L.** : Vous en connaissez des profs de la Sorbonne qui ont fait la même chose quand même. Il y en a plein !

**E. Faye** : C'est monstrueux.

**P. L. L.** : Bien oui, c'est monstrueux.

**E. Faye** : Un grand philosophe ne fait pas ça.

**P. L. L.** : Il y en a eu. Il y en a eu.

**P. O.** : Je crains malheureusement que beaucoup de grands philosophes l'aient fait. Et que peut être continueront à le faire.

**J. E. A.** : Même Descartes s'il revenait.

**E. Faye** (à Pascal Ory) : Vous avez une conclusion encore plus dure que la mienne.

**P. O.** : Oui, encore plus dure.